

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

AUX PAYS DU PROCHAIN DÉSASTRE



L'ARCHIDUC HÉRITIER CHARLES FRANÇOIS JOSEPH (X) PASSE UN RÉGIMENT EN REVUE



TRANCHEE BUTRICHIENNE EN GALICIE

L'archiduc héritier d'Autriche Charles-François-Joseph passe en revue des hommes qui vont partir au front. Il les regarde, et, sans le dire, les trouve pareils à ceux qui se firent battre et tuer depuis huit mois, malgré ces profondes lignes de tranchées où, à l'école des stratèges d'Allemagne, on a appris à se terrer jusqu'à l'instant de fuir devant l'irrésistible élan de l'ennemi.

Fâcheux symptômes

On dirait vraiment que l'Allemagne veut déclarer la guerre au genre humain tout entier. Elle s'était déjà mise au-dessus des lois et des conventions; elle ne paraît pas avoir compris encore la dure leçon que les événements ont infligée à son orgueil. Qu'elle lutte âprement et désespérément, par ses armes et par sa diplomatie contre la fortune adverse, cela se comprend de reste, mais elle use de moyens tellement odieux qu'elle en arrive à provoquer la réprobation des Etats neutres qui lui étaient le plus favorables. C'est ainsi qu'aux Etats-Unis, où l'opinion était fortement travaillée par les nombreux Germano-Américains, groupés autour de l'ambassade d'Allemagne, les procédés de mensonge, de déloyauté et d'intimidation dont ils se servent cyniquement et insolamment ont fini par être percés à jour et mettent à une rude épreuve l'impartialité du président Wilson.

Partout ailleurs, on découvre, chaque jour, les preuves de la perfidie et de la trahison allemandes. Leurs agents et leurs journalistes entretiennent l'œuvre de duperie et d'hypocrisie dans tous les pays dont l'intervention paraît devenir de plus en plus menaçante. Ils ont été jusqu'à vouloir compromettre le Souverain Pontife en lui prêtant des médiations inopportunes.

Jusqu'ici, ils ont réussi, il faut bien l'avouer, à retarder des concours sur lesquels les Alliés pouvaient compter.

Malgré les revers et l'échec du plan primitif, on doit reconnaître que l'Allemagne tout entière et même l'Autriche, sont restées unies dans l'attitude de provocation qu'elles ont prise dès le début, fondée sur la confiance absolue en leur force et en leur supériorité sur les autres nations.

Or, voici que, tout à coup, pour la première fois, s'élève une voix allemande qui ose crier la vérité et faire appel du peuple allemand mal informé au peuple mieux informé : « *J'accuse! Allemagne, éveille-toi!* », tel est le titre d'un livre qui vient de paraître à Lausanne et dont l'auteur est un Allemand, et non des moindres, paraît-il, mais qui, pour cause, a dû garder l'anonymat.

Qui accuse-t-il? Le chancelier, l'empereur, la caste militaire, la coterie des Junkers (hobereaux), pangermanistes et impérialistes, les savants, tous les Herr doctors qui ont entraîné l'Allemagne dans le vertige de la domination universelle, qui ont faussé et corrompu le jugement de la nation. Il affirme, avec une sûreté de vue et une liberté d'esprit étranges chez un Allemand, que la guerre était inutile pour l'Allemagne, dont la prospérité croissante faisait pacifiquement la conquête du marché mondial.

« *Allemagne, éveille-toi; c'est à ton peuple, dit-il, de réparer le crime de tes dirigeants, véritables assassins de l'humanité.* »

Il nous suffit de citer ces quelques extraits d'un livre qu'il faut lire, mais qui ne sera probablement pas lu en Allemagne.

Nous sommes convaincus, pourtant, que déjà bien des esprits se sont éveillés outre-Rhin qui n'osent parler. La Vérité est cependant en marche et la Justice avec elle.

Général X...

L'attitude du comte Bernstorff est sévèrement jugée aux Etats-Unis

NEW-YORK. — Le *Herald*, commentant la déclaration du comte Bernstorff, disant qu'il n'a communiqué son memorandum que par ordre du cabinet de Berlin, estime qu'il est difficile de croire que le texte ait été rédigé à Berlin ou même qu'il y ait été approuvé. Le langage, dit-il, semble être celui de M. de Bernstorff lui-même, sinon quel serait le but que poursuit la diplomatie allemande.

Le gouvernement allemand se permet-il, délibérément, de se mêler des affaires du peuple américain dans l'espoir de susciter une division parmi nous ou bien l'Allemagne essaie-t-elle de pousser les Etats-Unis à une rupture diplomatique, afin d'ajouter cette nation à la liste de ses ennemis et de pouvoir ainsi se servir de ce prétexte, qui ne déplaît pas au peuple allemand, en cas d'insuccès, ou bien est-ce que c'est tout simplement de la diplomatie à la « tête carrée » ?

La *Press* pense que ce n'est pas le comte Bernstorff lui-même qui a insulté volontairement le gouvernement de Washington, mais que c'est bien le gouvernement de Berlin, avec son génie funeste de la politique brouillonne qui, tout dernièrement, ahurit le monde entier.

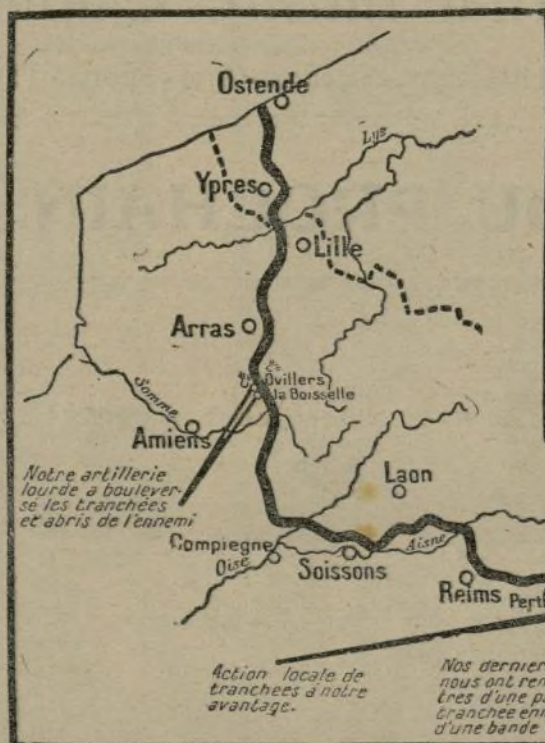
Elle ajoute qu'il existe à Washington des indices de grande probabilité que le rappel de l'ambassadeur va être demandé, ce qui est une façon de parler poliment pour dire que, s'il n'est pas rappelé promptement, on lui remettra ses passeports.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 15 avril (256^e jour de la guerre)

15 HEURES. — *Près de La Boisselle*, notre artillerie lourde a complètement bouleversé les tranchées et les abris de l'ennemi à Ovil-lers.

En Argonne, près de Fontaine-aux-Char-



La guerre aérienne

Un Zeppelin a bombardé la côte anglaise : dégâts insignifiants.

Pour la seconde fois, la côte orientale anglaise a reçu la visite nocturne d'un sinistre oiseau allemand : cette fois, aucune victime, des dégâts insignifiants.

Il était 8 heures du soir, mercredi, quand un Zeppelin passait au-dessus de Blythe et commençait, trois kilomètres après avoir quitté la mer, à lancer des bombes sur les régions houillères voisines de Choppington, Bedlington-Ceaton et Delaval. D'autres bombes ont été jetées à Killingworth et Ceaton-Burn.

Le dirigeable se porta ensuite vers la Tyne et jeta deux autres bombes à Benton. Seul dommage : la destruction d'une bicyclette, le cycliste légèrement blessé.

Le Zeppelin apparut alors au-dessus de Wallseled, jetant six bombes et causant quatre petits incendies, éteints sans difficultés. Une bombe tomba dans une maison et enfonça le plafond. Personne ne fut blessé.

Une autre bombe causa sur la voie ferrée un petit incendie qui put être rapidement éteint. Le trafic ne fut interrompu que pendant quelques minutes.

Le Zeppelin traversa enfin le fleuve et jeta encore deux bombes sans faire de dégâts. Il se dirigea ensuite vers la mer.

Au résumé, grâce à l'obscurité, les lumières ayant été partout éteintes, le Zeppelin a lancé des bombes, incendiaires pour la plupart, pendant vingt-cinq minutes, au hasard, et n'a pas fait de dégâts importants : quelques incendies, une femme et deux hommes blessés, voilà le bilan de la randonnée du Zeppelin qui a semé quelques bombes, mais non la terreur! Coup manqué.

Mise hors de service de leur dixième Zeppelin

Un Zeppelin, qui avait été endommagé lundi soir par le tir des canons français, près de la frontière française, est parvenu à atteindre Thiel, mais là il fut forcé de descendre sur des arbres et fut détruit.

Ils montent nos avions

Dimanche, après-midi, un monoplane Morane, monté par des Allemands, a survolé Béthune. L'identité des pilotes ayant été découverte, notre artillerie a tiré sur l'avion, tandis que nos aviateurs s'envolaient pour le prendre en chasse. L'ennemi masqué regagna bien vite ses lignes.

On les poursuit

Poursuivi par une vigoureuse fusillade et par le tir des canons, un Taube, qui survolait Gérardmer, a regagné la frontière sans jeter de bombes.

On les détruit

Un Taube a été abattu mardi, un peu à l'est de Lunéville, après une chasse épuisante livrée par un avion français. Le Taube a pris feu et s'est abattu près de Croismard. Ses deux aviateurs auraient été carbonisés.

Dimanche matin, quatre avions alliés ont bombardé fortement Bruges.

mes, une action toute locale de tranchées s'est poursuivie à notre avantage. Notre ascendant sur l'ennemi s'affirme de plus en plus dans ce secteur.

Aux Eparges, l'ennemi a bombardé nos positions, mais n'a pas attaqué.

Au bois d'Ailly, nos derniers progrès nous ont rendus maîtres d'une partie de la tranchée principale allemande, et, au nord de cette tranchée, d'une bande de terrain de quatre cents mètres de long sur cent mètres de profondeur.

Près de la route Essey-Flirey (bois de Mortmare), la nouvelle tranchée que nous avons conquise est toujours en notre pouvoir.

Près de Fey-en-Haye, bombardement sans attaque d'infanterie.

Au bois Le Prêtre, après avoir conquis le 13 une partie de la ligne ennemie, nous avons maintenu nos gains et arrêté une contre-attaque.

En Alsace, au nord de la Lauch, nous avons progressé de quinze cents mètres dans la di-



rection de Schropfenriethkopf (sud-ouest de Metzeral).

23 HEURES. — *Au nord d'Arras*, nous avons remporté un brillant succès qui complète celui du mois dernier. Tout l'éperon sud-est de *Notre-Dame-de-Lorette* a été enlevé à la baïonnette par nos troupes, qui tiennent maintenant la totalité des pentes sud-est jusqu'aux lisières d'Ablain-Saint-Nazaire. Nous avons fait 160 prisonniers, dont plusieurs officiers, pris trois lance-bombes et deux mitrailleuses.

A Thiepval et à La Boisselle, région d'Albert, l'ennemi a tenté deux attaques qui ont été immédiatement arrêtées.

En Argonne : à Bagatelle, notre artillerie a démolie la tranchée principale allemande. *Plus à l'est, aux Meurissons*, nous avons repoussé une attaque.

Aux Eparges, l'ennemi a contre-attaqué trois fois dans la nuit de mercredi à jeudi pour nous reprendre le saillant est. Il a été repoussé et a subi de fortes pertes. A midi, il a violemment bombardé la position, mais n'a pas attaqué.

Au bois de Mortmare, nous avons repoussé une contre-attaque et poursuivi sur le terrain conquis le 13 l'inventaire de notre butin : deux canons-revolvers, deux lance-bombes, une mitrailleuse, plusieurs centaines de fusils, des milliers de cartouches et de grenades.

Au bois Le Prêtre, nous avons repoussé une attaque et fait des prisonniers.

DES BOMBES SUR LE GRAND QUARTIER GENERAL ALLEMAND

Un Aviatik allemand a jeté des bombes sur l'hôpital de Mourmelon.

A titre de représailles contre le bombardement de Nancy par un Zeppelin, un de nos avions a jeté cinq bombes sur le grand quartier général allemand. Les projectiles sont tous tombés sur les bâtiments où est installé, à Mézières-Charleville, l'état-major impérial. Nous avons également bombardé la gare de Fribourg-en-Brisgau.

Enfin, une escadrille de 15 appareils a jeté des bombes avec plein succès sur les bâtiments militaires allemands d'Ostende. Nos appareils, violemment canonnés, sont tous rentrés indemnes.

NOS LEADERS

Lionel des Rieux

En recevant l'avis qu'une messe serait dite, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, pour le repos de l'âme du poète Lionel des Rieux, sous-lieutenant au 112^e régiment d'infanterie, médaillé militaire, tué à l'ennemi le 27 février 1915, j'ai tenu à aller saluer la mémoire de l'écrivain de grand et noble talent que fut l'auteur du *Chœur des Muses* et de la *Belle Saison*.

Avec le nom de Lionel des Rieux s'allonge la liste héroïque que la Victoire clora seule quand elle la paraphera, au nom de la France, d'une plume trempée dans le plus pur sang français.

Celui qui coulait aux veines de Lionel des Rieux était ardent et généreux. Provençal de naissance et d'origine, Lionel des Rieux portait en lui les belles qualités de sa race et il en avait l'esprit à la fois ingénieux et turbulent. Comme tous les fils de la terre ensoleillée, il aimait les couleurs éclatantes, les lumières vives, les mots sonores et les pensées éloquentes.

C'est ainsi, du moins, que je l'imagine, car je ne l'ai pas connu ; je dirai même que je l'ai quelque peu méconnu, et j'en ai gardé le regret. Voici en quelles circonstances ce menu fait se produisit.

A l'époque où Lionel des Rieux publia son premier recueil, je rendais compte, dans une revue, des ouvrages de poésie qui paraissaient. Je portai sur celui de Lionel des Rieux un jugement quelque peu sévère et même quelque peu injuste. La faute en était moins à l'ouvrage même, qui était loin d'être sans mérite, qu'à certain parti pris qui me poussait à n'en point admettre les tendances. En ce temps-là, Lionel des Rieux adhérait aux théories de l'Ecole Romane, fondée par Jean Moréas, Charles Maurras, Raymond de La Tailhède et Maurice de Plessy, et ces théories m'offusquaient par leur étroitesse systématique et leur pédantisme volontaire. La forme de classicisme qu'elles préconisaient me semblait racornie et vieillotte. Le poème de Lionel des Rieux mettait en vue certains défauts de l'Ecole. Je les signalai un peu rudement chez le jeune adepte.

J'ai mieux compris plus tard ce qui avait conduit Lionel des Rieux à cette Ecole Romane, qui eut, je le reconnais, son utilité, et le bénéfice qu'il en a tiré. Nature ardente et passionnée, il avait besoin de règle et de contrainte. Il cherchait une discipline à des dons qui étaient grands, mais qu'il fallait qu'il maîtrisât pour les porter à leur point de perfection. De là, le classicisme un peu voulu et un peu factice de ses premiers essais.

Ces premiers chants de Lionel des Rieux, je les retrouve groupés dans le volume intitulé le *Chœur des Muses*. Le poète s'y montre artiste habile et ingénieux. Le poème, harmonieusement dessiné, s'y colore de nuances sagement choisies. C'est un mélange souvent heureux d'éloquence latine et de grâce hellénique ; mais quelque chose manque à cette poésie abondamment et doctement mythologique. Il lui manque le mouvement, l'émotion, la vie, tout ce que le poète avait en lui et qu'il sacrifiait encore à des préoccupations théoriques.

C'est ce mouvement, c'est cette émotion, c'est cette vie qui éclatent dans le recueil qui suivit. Le titre même dit assez la transformation qui s'est opérée dans l'âme du poète. Ce qu'il chante maintenant, c'est la *Belle Saison*, la saison où l'on aime, où l'on souffre, où l'on vit, où l'on traduit ses sentiments en toute leur intensité, où l'on exprime avec ivresse la beauté des formes, l'éclat des couleurs, l'enchantement de la lumière.

Cette « belle saison », c'est dans son pays natal que Lionel des Rieux l'a vécue et c'est sa Provence qu'il célèbre en des poèmes tour à tour pittoresques, émus, parfumés et lumineux. Il y dit la noblesse ou le charme des villes : Aix aux graves façades, Arles aux belles ruines, la papale Avignon et la tumultueuse Marseille. Il dit la mer et la plaine, la montagne et le rivage, le thym et le cyprès, mais ce qu'il dit surtout, c'est le chant de sa jeunesse, chant qu'accompagnent l'humble crissement de la cigale et l'appel vertigineux du rossignol d'amour...

Mais c'est à un autre appel qu'a répondu Lionel des Rieux, à cet « appel des armes », auquel a obéi héroïquement toute la jeunesse de France, que dis-je, toute la France héroïquement rajeunie. Certes, Lionel des Rieux eût donné à sa patrie d'autres beaux livres, mais c'est autre chose qu'elle a voulu de lui. Que le chœur des muses s'incline devant le poète qui est mort en héros, portant sur son uniforme la médaille de bravoure. Le seul regret que nous

devions à Lionel des Rieux est qu'il n'ait pas vu l'autre « belle saison », celle où la Victoire cueillera dans la lumière les lauriers poussés dans le sang.

Henri de Régner,
de l'Académie française.

En attendant...

Le mensonge intéressé

C'est dommage que notre bonne tante la censure empêche l'éclosion des chansons et des couplets de circonstance ; sans ça j'imaginais que mon ami Dominique Bonnaud nous en aurait poussé une bien bonne sur la dernière imagination du communiqué allemand : « Des officiers français ont déclaré que Notre-Dame de Paris, la Bibliothèque nationale, les musées, les Invalides et le Louvre renferment des phares, des appareils radiotélégraphiques et des mitrailleuses. »

Moi, qui habite dans l'Île-Saint-Louis, le nez contre Notre-Dame, j'ai beau écarquiller les yeux, je n'arrive pas à voir la mitrailleuse. J'ai cru d'abord que c'était à cause de mes infirmités, qui pourraient bien avoir augmenté avec l'âge. Mais mon concierge n'a pas été plus heureux.

Pour les postes de radiotélégraphie, même les indigènes de la Terre-de-Feu, les plus arriérés de ce globe sublunaire, savent que nous possédons une tour, dénommée Eiffel, qui suffit à nos besoins, et quant aux phares et projecteurs, tout le monde peut voir, chaque nuit, d'où partent leurs aveuglants rayons.

Donc cette blague-là est de la grosseur d'un Zepelin, plus probablement de plusieurs. Je veux dire qu'elle signifie, selon toute apparence, que les Boches n'ont pas renoncé à envoyer sur Paris quelques-unes de leurs grosses vessies, et que, comme Notre-Dame est plus facile à repérer qu'un gendarme, c'est Notre-Dame qu'elles arroseront, sous le fallacieux prétexte qu'elle a été transformée en machine de guerre.

Ne nous frappons pas : les nuits se font de plus en plus courtes ; je suppose que les précautions sont de mieux en mieux prises — non pas à Paris, mais où il faut, c'est-à-dire en dehors de Paris — la besogne des Zeppelins sera de plus en plus difficile.

Mais tout de même il y a des neutres à Paris, des neutres remplissant des fonctions officielles : on pourrait peut-être les prier de constater que Notre-Dame, la Bibliothèque nationale, etc., sont toujours de très pacifiques monuments.

Pierre Mille.

L'attitude de la Bulgarie

SOFIA. — La presse bulgare se plaît à accentuer sa sympathie à l'égard de la Roumanie.

Le *Nir*, organe de M. Guéchof, demande que la Bulgarie intervienne afin que puisse être réparé le préjudice causé aux Bulgares en 1915 et que soient rétablies les décisions de la Conférence de Londres.

En intervenant, la Bulgarie rendra un grand service à la Triple-Entente, qui lui accordera sans aucun doute les compensations auxquelles elle pense avoir droit.

Mais, pour atteindre un pareil résultat, un remaniement immédiat du cabinet serait nécessaire. (Information.)

VOIR PAGES 9 ET 10 : La victoire des Eparges, récit officiel.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



LA FAMILLE DU « PILLARD »

— Très jolie cette vaisselle et cette argenterie, mais il ferait mieux de nous envoyer de quoi l'utiliser...

Échos

Les étoiles de Paris.

Elles vont et viennent toute la nuit sur la grande ville, étoiles filantes à peine entrevues. Parfois, une traînée de lumière les suit, et l'étoile devient comète... Ce sont les avions de Paris qui glissent dans la nuit, laissant tomber, de temps en temps, les lueurs de leurs projecteurs.

Une bonne histoire de chapeaux.

L'ambassadeur d'Angleterre à Rome, sir Rennel Rodd, va souvent à la Consulta serrer la main de M. Sonnino. L'autre jour, il arriva pendant la visite de M. Ambrozy, conseiller de l'ambassade d'Autriche-Hongrie. D'ailleurs, il fut reçu presque immédiatement. En sortant du cabinet du ministre, il eut l'horreur de s'apercevoir que son chapeau de marque anglaise avait disparu et qu'un autre, de marque non moins anglaise, lui avait été substitué. Ambrozy, en s'en allant, ne s'était trompé que de cela ! C'est ainsi qu'au moins pour le tour de tête, un Anglais et un Autrichien peuvent se rencontrer d'accord. Profondément dégoûté, sir Rennel Rodd chargea un huissier de reporter le couvre-chef à l'ambassade d'Autriche-Hongrie et surtout... de ne pas revenir avec le chapeau qui avait coiffé un ennemi.

Et c'est nu-tête que l'ambassadeur britannique remonta dans sa voiture.

Berlin mange les chiens, Londres les cajole.

A Londres, la mode est de plus en plus aux petits chiens. Les élégantes en ont souvent avec elles, trois ou quatre dans la rue... et maintes fois un sur le bras. Elles ont eu l'idée d'harmoniser les tons de leurs fourrures et de leurs petits cabots. La zibeline fait très bien avec un chien de poil brun ; le chien gris impose la fourrure de chinchilla.

Quelques commerçants, dans le centre élégant de la ville, ont affiché qu'il leur est impossible de laisser entrer dans leurs magasins les dames accompagnées de plus de trois chiens.

Il ne faut pas exagérer.

Nous contions naguère qu'un de nos collaborateurs, lisant le *Berliner Tageblatt*, dans un tramway, s'était attiré une histoire, d'un patriote trop zélé. Un abonné nous dit, aujourd'hui, une mésaventure analogue dont il fut le témoin. Dans un autre tramway, deux vieilles dames égarées réclament, en un incompréhensible langage, une indication qui puisse les remettre en bonne voie. Nul ne déchiffre rien en leurs lamentations. Un voyageur prête l'oreille, se lève, intervient. Les dames font figure de joie. Mais, sur la plate-forme, un monsieur s'exaspère, proteste : « Pas de jargon en temps de guerre ! On en a assez ! Parlez français ! » L'apostrophe n'était pas heureuse. Le voyageur obligeant avait parlé espagnol à ces dames, qui étaient de Madrid. Il faudrait, tout de même, ne pas trop exagérer.

Doucement... et plus vite que ça !

D'une lettre de poilu.

Nous attaquons sur tout le front,
Tout doucement, tout doucement ;
Au bois Le Prêtre progressons,
Tout doucement, tout doucement ;
Près d'Ypres gagnons trois maisons,
Tout doucement, tout doucement ;
Nous nous installons sur le pont,
Tout doucement, tout doucement ;
Trois contre-attaques refoulons,
Tout doucement, tout doucement ;
Terrain perdu le regagnons,
Tout doucement, tout doucement ;
Dans les sapins nous patrouillons,
Tout doucement, tout doucement ;
C'est ainsi que nous avançons,
Tout doucement, tout doucement.
Dans six mois, alors, nous verrons,
Tout doucement, tout doucement,
Parler de négociations,
Tout doucement, tout doucement...
Si le Boche, dans ses bastions,
Tout doucement, tout doucement,
Y met trop d'obstination,
Tout doucement, tout doucement,
Rosalie les délogera,
Plus vite que ça ! Plus vite que ça !

L'argent du terme.

En ces jours où, d'ordinaire, chacun devrait payer son loyer, on ne se souvient peut-être pas assez que le thorium est un métal très rare, appartenant à ce groupe de métaux terreux que Berzelius découvrit en 1828, dans un minéral de l'île Lœven.

Les propriétaires estiment — non sans amertume et sans être autrement chimistes — que ce métal si peu courant, appelé thorium jusqu'au 2 août 1914, a pris, depuis lors, le nom moins savant de : « argent des locataires ».

Ils s'affligent à la pensée de ce « thorium » insaisissable ! Combien seraient-ils heureux de lui voir restituer le seul nom qui les intéresse : louis d'or. Au moins, cela, ce n'est pas prétentieux et c'est palpable à chaque échéance de terme ! Ne nous étonnons donc pas si, même sans l'avoir jamais connu ni fréquenté, même en apprenant son existence par cet écho, tous les propriétaires, déjà fort contrariés d'un long mois-ratorium, assimilent le trop rare métal de Berzelius à un ennemi abhorré et crient, en un chœur unanime : « Mort à Thorium ! »

Le Veilleur.

DERNIÈRE HEURE

La bataille des Karpathes met en présence quatre millions d'hommes

On mande d'Ungvar (Hongrie) à la *Tribune de Genève* : « Une grande bataille s'est engagée entre la Stryj et la vallée de l'Ondava. Une armée allemande, composée des meilleures troupes, a attaqué les Russes qui faisaient route sur Bereg. Après trente-deux heures de lutte acharnée, les Russes sont parvenus à refouler l'ennemi, auquel ils ont pris une grande quantité d'armes et de munitions. »

D'autre part, on télégraphie de Pétrograd au *Daily Telegraph* que si les appréciations des officiers d'état-major sont exactes, la bataille actuellement engagée dans les Karpathes est la lutte la plus gigantesque que la guerre ait vue. Les forces en présence s'élèveraient en effet à 4 millions d'hommes environ.

Un aveu autrichien

ZURICH. — Les journaux de Vienne reconnaissent que l'offensive russe continue, en dépit des intempéries. (Information.)

Le Communiqué russe

PÉTROGRAD (Communiqué du grand état-major russe). — Dans les Karpathes, dans la région du col d'Oujok, les combats continuent.

Dans la nuit du 13 avril, nos troupes ont quelque peu progressé et repoussé avec succès des contre-attaques répétées de l'ennemi sur les hauteurs au sud de la ligne Volossate à Boukovetz. Nous avons capturé environ mille prisonniers et pris deux mitrailleuses.

Les tentatives faites par l'ennemi pour passer à l'offensive sur les hauteurs au sud de Koziova, et en Bukovine, sur la rive droite du Pruth, dans la région de Czernowitz, ont échoué.

Un calme complet règne dans les autres secteurs de tout notre front.

Partout, le dégel printanier a mis les routes en mauvais état.

L'Allemagne craint l'intervention de l'Italie

TURIN (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — Un rédacteur de la *Stampa*, qui vient d'accomplir un voyage en Allemagne, rapporte que les Allemands redoutent l'entrée de l'Italie dans le conflit.

L'intervention de l'Italie — écrit le journaliste — est considérée en Allemagne comme un fait bien plus grave que la formation de l'armée anglaise, que l'invasion russe, que le plan K K ou que l'abandon de la Belgique !

L'intervention de l'Italie est considérée dès maintenant comme la faillite complète de la politique et de la supériorité allemandes. C'est l'isolement de tous les côtés, l'abandon entier de l'Allemagne de la part de l'Europe, la guerre contre tous, les négociations de paix contre tous : le grand plan politique de l'Angleterre parfaitement réalisé.

Ce jour-là serait un jour terrible pour tout le peuple allemand, aucun ennemi ne serait hui comme nous. Même la haine que les Allemands ont pour l'Angleterre se tournerait contre nous avec la rage de la vengeance.

M. Venizelos quitte Athènes pour l'Egypte et la Suisse

ATHÈNES. — M. Venizelos, qui est parti cette nuit afin d'éviter des manifestations, a marqué l'intention de faire en Egypte un court séjour. Il se rendra plus tard en Suisse.

La *Paris* écrit à ce propos :

Ce départ, que M. Venizelos a cru nécessaire pour la tranquillité et le bonheur du pays, constitue le plus grand sacrifice qu'un homme politique puisse accomplir.

La *Paris* ajoute que M. Venizelos a le droit de tourner ses regards en arrière et de comparer ce qu'était la Grèce au moment où il arriva de Crète avec ce qu'elle est devenue à l'heure où il la laisse.

M. Venizelos, dit-elle, a accompli, en l'espace de quatre années, une œuvre qui, suivant l'appréciation de la conscience hellénique, devait demander un siècle d'efforts.

Le grand-duc Nicolas va bien

ROME. — L'ambassade de Russie dément catégoriquement que le généralissime, grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, soit malade.

Ce bruit, qui a été répandu par les journaux allemands, est absolument faux.

Le raid du Zeppelin "Z-3" a été un fiasco complet

LONDRES. — Le Zeppelin qui a effectué un raid la nuit dernière sur la côte anglaise est le Z-3.

Selon les journaux du soir, le dernier raid du Zeppelin qui a eu lieu la nuit dernière sur la côte est de l'Angleterre a été un fiasco complet. Le dirigeable est resté 35 minutes au-dessus du sol anglais, durant lesquelles il a parcouru environ 20 milles. Le raid de ce Zeppelin vers Blyth et retour constitue jusqu'ici le plus long voyage qui ait été accompli par un de ces aéronefs. Heligoland est la base la plus proche de laquelle il ait pu partir, ce qui fait qu'il aurait ainsi couvert une distance de près de 400 milles. Londres se trouve dans le rayon d'action des Zeppelins, mais il ne pourrait pas être attaqué aussi soudainement que les villes de la côte. Les chantiers de construction semblent avoir été l'objectif des aéronautes, mais la prompt extinction de toutes les lumières, l'arrêt des trains et des tramways contrecarra leur projet.

Ce Zeppelin a été signalé dans toutes les villes qu'il a traversées et celles-ci ont été aussitôt plongées dans l'obscurité. Voici les pertes qu'il a causées dans les différents endroits traversés : à Blyth, six ou huit bombes sans aucun dégât connu ; à Choppington, village situé près de Morpeth, une personne a été légèrement blessée et une meule incendiée ; à Bedlington, à quatre milles au sud-est de Morpeth, huit bombes, un homme blessé légèrement ; un grenier à grains incendié à Cramlington, au nord de Shields ; un homme blessé légèrement à Benton, localité située à quelques milles de Newcastle ; une maison incendiée à Framlington, près de Newcastle ; six bombes jetées sur Walsend, à quatre milles de Newcastle qui ont provoqué quatre incendies ; elles éclatèrent également dans une maison, mais firent peu de dégâts.

Un incident plus dramatique, dû à l'apparition du Zeppelin, se produisit à Blyth, où des milliers de spectateurs assistaient à une réunion en plein air en faveur du recrutement.

Au moment même où un orateur faisait allusion aux attaques aériennes allemandes sur les villes ouvertes, la masse sombre du dirigeable apparut venant de l'est. L'orateur, le montrant du doigt, s'écria : « Le voici, votre visiteur. »

La grève générale de Milan est terminée

ROME (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — La grève générale de protestation contre la mort de l'ouvrier Marcora, tué par un agent au cours des manifestations de dimanche, est finie, et on peut dire que le calme est maintenant rétabli partout. L'incident aura des suites parlementaires, car de nombreuses questions ont été posées au ministre de l'Intérieur, et peut-être aussi des suites administratives, car on parle du déplacement de plusieurs préfets.

En attendant, l'opinion publique s'agite toujours en faveur de la guerre. Une grande assemblée interventionniste a eu lieu hier soir à Milan. Les adhésions de nombreuses ligues patriotiques et la présence d'une foule considérable ont donné à cette manifestation un caractère imposant. La nécessité d'une intervention italienne contre l'Autriche a été de nouveau affirmée, et l'assemblée a décidé d'activer la propagande interventionniste dans tout le pays afin de préparer la population aux suprêmes décisions.

D'autre part, le *Secolo* de Milan rapporte que l'exode des Italiens fuyant l'Autriche continue. Le vapeur *Gallipoli* est arrivé aujourd'hui à Ancône, venant de Zara, ayant à bord de nombreuses familles italiennes qui résidaient en Dalmatie. Toutes furent, encore pénétrées d'horreur de ce qu'elles ont vu, pour échapper aux dangers que la police autrichienne accumule sur la tête des Italiens.

Un vapeur anglais torpillé

LONDRES. — Les journaux annoncent que le vapeur anglais *Ptarmigan* a été torpillé près du bateau-feu de Norodhinder.

Onze hommes de l'équipage, qui en comptait vingt-deux, ont été sauvés.

Quatre chalutiers hollandais saisis par l'Allemagne.

YUIDEN. — Les armateurs ont reçu l'avis télégraphique que des bâtiments de guerre allemands ont saisi les quatre chalutiers à vapeur hollandais suivants : *Nicola, Een, Twee* et *Rynland*, qu'ils ont emmenés à Cuxhaven.

La réponse belge à la légende des 3.300 canons

LE HAVRE. — Une note de source officielle belge dit :

Les agences de presse allemandes répandent à l'étranger, notamment en Roumanie, le bruit suivant lequel, au début du mois de mars 1915, les armées allemandes avaient pris aux Belges 3.300 pièces de campagne et d'artillerie lourde.

Comment un gouvernement qui veut passer pour sérieux peut-il imaginer faire impression sur l'opinion neutre avec des puérilités de cette espèce ?

Il est évident, pour toute personne quelque peu instruite de l'organisation militaire de Belgique, que l'armée belge n'a jamais possédé 3.300 canons.

Dans le laborieux calcul auquel le gouvernement allemand s'est livré durant neuf mois figurent sans nul doute les pièces abandonnées après avoir été mises hors d'usage à Anvers, Liège et Namur ; mais, pour arriver au total publié et dont rien ne garantit la sincérité, il faut de toute nécessité que les Allemands aient compté comme butin celles qui font l'ornement des parcs publics et des promenades de quelques citadelles, comme Liège et Namur, et l'artillerie ancienne modèle dont se servait la garde civique, et les mortiers préhistoriques utilisés pour les salves des cérémonies publiques et les kermesses villageoises.

L'ennemi prétend se servir en grande partie des pièces prises aux Belges ; il devrait alors expliquer au public neutre, comment il se fait que, malgré ce formidable matériel il n'a pas pu franchir le petit fleuve de l'Yser, défendu seulement par une armée anéantie, s'est son mot, et qui devait être dépourvue de canons après en avoir eu 3.300, soit dix fois plus que l'armée de campagne belge n'en possédait au début de la guerre.

Un vœu du Conseil général de la Marne

CHALONS-SUR-MARNE. — Au cours de sa session, le Conseil général de la Marne a voté à l'unanimité le vœu suivant :

Dans un département qui a été le témoin de la grande victoire de septembre et dans lequel depuis, jour et nuit, l'on n'a pas cessé de se battre, le conseil général ne voudra pas se séparer sans adresser à notre armée les sentiments de profonde admiration qu'il éprouve pour l'héroïsme déployé par nos troupes ; chaque jour s'affirme, dans le cœur des Français, cette conviction que tant de vaillante abnégation finira par assurer pour longtemps le triomphe de l'humanité. C'est avec une réelle émotion que nous évoquons les nombreux actes de courage qui illustreront à jamais l'histoire de la troisième République ; c'est avec reconnaissance que nous les saluons. Le conseil général de la Marne envoie au gouvernement l'expression de la confiance qu'il lui inspire.

La situation à Constantinople

AMSTERDAM. — Le *Nieuwe Courant* écrit dans une lettre de Sofia :

La ville de Constantinople se trouve dans des conditions difficiles au point de vue économique. Un grand nombre de magasins et de fabriques ont fermé leurs portes. Leur clientèle de la rive asiatique ne peut plus venir. Le gouvernement ne donne plus de permis pour envoyer des marchandises de Constantinople en Asie-Mineure. Il ne peut non plus distraire aucun train pour le transport des vivres. Tout le commerce s'en trouve paralysé. La province d'Anatolie, qui pourvoyait Constantinople de chèvres, de moutons, de veaux, de bœufs, etc., etc., ne peut livrer ces produits. Il en résulte un grand renchérissement de toutes les denrées.

La Ration du Soldat

La Maison Henri Nestlé, 16, Rue du Parc-Royal, à Paris, dont la Farine Lactée est bien connue des mamans, vient de créer à l'intention de nos soldats sur le front, un boîtier spécial de son si réputé Lait Condensé Suisse.



Lait concentré
Marque "La Laitière"
FABRIQUE EN SUISSE QUALITÉ SUPÉRIEURE

MODE D'EMPLOI : Verser le contenu du boîtier dans un verre d'eau ou de lait.

Sous la forme de trois petites boîtes de fer-blanc, hermétiquement closes, contenues dans un cartonnage spécial, la "Ration du Soldat" permet d'expédier aux soldats du lait de qualité supérieure, avec toutes les garanties de pureté, de conservation et de facilité d'emploi.

Prix du carton renfermant trois rations : 85 cent.

La Presse française et étrangère

Guerre à l'alcoolisme

De la *Revue*, extrait d'une importante étude de M. Jean Finot :

Il est de toute nécessité d'obtenir des mesures facilement réalisables pendant la durée de la guerre. Acceptons toutes les promesses pour le lendemain, associations-nous à tout ce qui pourra nous débarrasser un beau jour du privilège des bouilleurs de cru ou diminuer le nombre de débits, mais réclamons impérieusement l'application des mesures qui doivent sauver de suite les femmes, les enfants, les mobilisés en général et les blessés militaires en particulier.

Aussitôt après avoir fait l'effort louable au profit des femmes, des enfants et des mobilisés, y compris les blessés, il faudra limiter les heures de vente. L'ouverture des débits ne devrait pas avoir lieu avant 10 heures du matin et on devrait les fermer vers 4 heures.

Cette limitation des heures de travail pour les cabaretiers ne rencontrera pas d'opposition, même de la part de leurs partisans les plus ardents. Du reste, d'après l'importance des localités, on aurait pu modifier les heures d'ouverture et de fermeture, mais tout en réduisant leur fonctionnement à un maximum de cinq ou six heures par jour.

Il faudra également, et sans tarder, interdire la vente et la fabrication de toutes les boissons stupéfiantes, y compris celles de tous les amers.

Un contrôle rigoureux devrait s'exercer sur tous les bouilleurs qui, à un titre quelconque, font commerce des boissons spiritueuses.

Etudes préparatoires ?

De M. Rémy de Gourmont, dans la *France* :

Une grande librairie de Francfort recherchait, au commencement du mois de juillet, les ouvrages publiés en France sur les questions de droit international, droit maritime, occupation, contrebande, etc. Cette librairie opérait-elle pour son compte personnel ou pour un client déterminé, c'est ce qu'il est impossible de savoir. En tout cas, voici quelques-uns des titres qu'elle désirait : Chevalley, *Essai sur le droit des gens de Napoléon*, 1805-1807 ; Haghe et Cruysmans, *Commentaires sur la police maritime d'Anvers* ; Lenoir, *Evolution de la contrebande de guerre*, de 1900 à 1906 ; Lainé, *Application des lois étrangères en France et en Belgique* ; Thiébaud, *Traité de l'abordage maritime, actes, mémoires, etc.*, concernant le traité d'Utrecht ; Valin, *Traité des prises*, 1763 ; Tétot, *Répertoire des traités de paix*. Il y en a une quarantaine de ce genre. Je le répète, ce n'est peut-être là qu'une coïncidence.

Aux pays mutilés...

Du journal le *Bâtiment* :

Le meilleur moyen d'assurer le retour de l'habitant, c'est de lui rendre ce retour profitable, c'est de l'encourager par une aide sérieuse et au besoin par des secours conditionnels. La ferme détruite ne doit pas être hâtivement étagée ou replâtrée. Elle doit être reconstruite d'après des principes nouveaux en tenant compte des plus récents progrès de l'hygiène moderne, et même du confort. Du reste les paysans trop routiniers naguère, et trop enclins à des économies plus apparentes que réelles, auront été assez bouleversés dans leurs « petites habitudes » par la guerre actuelle, pour ne plus s'effarayer d'un changement, même lorsqu'il conduit à une amélioration.

Que tous ceux qui consentiront à retourner chez eux, malgré les tristes souvenirs, malgré les difficultés de réédification du foyer un instant aboli, soient certains qu'ils travailleront pour le plus grand bien de la patrie et qu'ils soient assurés que le pays, par une protection efficace, leur prouvera sa reconnaissance.

Pensées sur la guerre

De M. Albert Guinon, dans la *Gaulois* :

Dans l'attitude guerrière, quelle savoureuse différence entre les Anglais et les Français — également beaux à voir ! — Les Anglais, avec leur souci national du confort et de la tenue qui ne cède que quand la bataille commence, leur gaieté presque naïve qui, même en plein feu, respire encore les jeux sportifs, et cet inflexible courage qu'on dirait fixé au compas !... Les Français, débarrassés dès leur sortie des casernes, idéalistes aux mains sales, esprits gouailleurs et âmes croyantes, loustics éternels volant à l'éternelle croisade, flamboyants de cette bravoure séculaire qui éclate comme un projectile !

Quand les Allemands veulent faire de l'esprit avec les Français, ils sont un peu comme ces sourds qui s'obstinent à vous crier à l'oreille...

Devant un péril national, tous les peuples sont capables d'être grands, mais, seuls, les Français sont capables d'être gais.

Parfois, contre la fange où s'enlisaient un pays, la guerre a la violence purifiante d'une chasse d'eau.

Le jour où il n'y aurait plus de guerres, l'amour de la patrie deviendrait moins fort — de même que nous aimons moins ardemment une femme lorsque nous l'aimons sans inquiétude.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

La version allemande

d'après le « Times »

L'importance économique de la Hongrie.

Les *Muenchner neueste Nachrichten* abordent un sujet que la presse allemande a soigneusement évité de discuter jusqu'à ce jour. Il s'agit de l'importance économique de la Hongrie et du grand intérêt que l'Allemagne, en sa qualité d'alliée, prend dans la lutte qui se livre dans les Karpathes. On admet franchement que la Hongrie a une importance capitale dans l'approvisionnement en vivres des deux puissances centrales, et que les forces allemandes détachées aux Karpathes se battent non seulement pour l'Autriche-Hongrie, mais aussi pour le pain de l'Allemagne.

Si les Russes, dit la feuille munichoise, avaient réussi à pénétrer dans les riches plaines de la Hongrie au moment des semailles, ils auraient pu gravement compromettre la récolte du pain. L'Allemagne a intérêt à ce que la moisson soit abondante en Hongrie. Comme on le sait, l'Allemagne ne produit pas la quantité de blé qu'il lui faut, de sorte qu'elle prend volontiers le surplus de la production hongroise.

Le comte Tisza a répondu au violent discours prononcé par le docteur Weiskirchner, bourgmestre de Vienne, pour critiquer l'attitude du gouvernement viennois dans la question de la distribution du pain, et pour faire ressortir que la Hongrie ne fournissait pas de blé à l'Autriche. Un résumé de ce discours a paru dans notre numéro du 12.

Dans sa réponse, le comte Tisza annonça que la Hongrie faisait de grandes économies et qu'elle était prête à fournir au gouvernement autrichien tout le blé disponible, et cela au prix payé par le consommateur hongrois. Il prétendit que M. Weiskirchner était mal renseigné et affirma que les difficultés de l'Autriche disparaîtraient si son gouvernement faisait seulement les déclarations qu'il fallait.

Pas de châteaux bâtis sur le sable à Sylt.

Le bourgmestre de Sylt, la petite île qui se trouve au large de la côte de Slesvig, et qui, avant la guerre, jouait un rôle important pour les essais d'espionnage auxquels les Allemands s'y livraient, a annoncé qu'on ne pourrait recevoir de touristes dans l'île cet été. Il ajoute qu'on ne permettra la construction de châteaux sur le sable que sur la plage de Westerland, et que « la décoration avec drapeaux de pareils châteaux est défendue ». Il ne semble pas qu'on ait mis jusqu'ici de veto allemand à la construction de châteaux en l'air.

Les Allemands commencent à voir clair.

Le *Corriere della Sera*, de Milan, a reçu d'un correspondant occasionnel une étude sur la vie actuelle en Allemagne. La faculté de critique commence à se ranimer dans les masses. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans cette correspondance :

Ce peuple a été grisé par des promesses. On l'a longuement préparé à cette guerre, et il a consenti des sacrifices incontestables, sacrifices qu'il s'est imposés avec la conviction que leur rendement serait de 100 pour 100. Au point de vue diplomatique et militaire, la guerre a été conduite de telle façon qu'il semble bien douteux que ces promesses soient tenues. Ce serait se montrer injuste envers l'intelligence de la majorité que de ne pas supposer que derrière la réserve qui leur est imposée par l'esprit de discipline ils commencent à voir clair. Il est certain qu'une désillusion soudaine serait dangereuse. Bien qu'il se rende compte petit à petit du caractère illusoire de ces promesses, l'Allemand s'y cramponne toujours avec trop de ténacité pour qu'il abandonne ses espérances ; autrement, il demanderait une indemnité, et je puis vous assurer qu'il aurait bien du mal à l'obtenir.

Le correspondant cite un passage d'un sermon qu'il a entendu à Leipzig, à Saint-Thomas, l'église de Bach. De nombreux fidèles remplissaient le sanctuaire.

S'il nous est permis d'avoir encore confiance dans la victoire, dit le prédicateur, autant qu'elle dépend de la force humaine, si l'héroïsme de notre armée, la sagesse de nos chefs et la résolution du peuple germanique nous donnent le droit d'être convaincus que nous allons vaincre, nous ne devons pas oublier cependant que la victoire ne dépend pas des calculs des hommes, mais bien de la volonté de Dieu. Que pouvons-nous attendre de Dieu ? A vrai dire, nous fûmes moralement un instant sur la route de Paris. Mais nous avons été trop près des biens de ce monde, trop avides de richesses, trop sourds aux lois du créateur, pour ne pas trembler maintenant de peur qu'il ne nous punisse. S'il nous punissait, nous devrions être prêts à recevoir le châtiment, non seulement comme un acte de justice, mais aussi comme un don ; car Dieu punit afin de réparer. Il ne se trompe jamais. Nous pouvons tous nous tromper ; l'empereur peut se tromper ; mais Dieu ne se trompe jamais.

Le correspondant a vu aussi, dans une rue de Leipzig, un agent arrêter un camelot parce que ce dernier avait déclaré que n'ayant pas le sou pour acheter du pain à ses enfants, il ne pouvait pas payer sa patente de 12 fr. 50. Puis, devant une foule nombreuse, le camelot cria à l'agent : « Nous verrons ce que pourront faire vos Zeppelins sur Londres ; et alors nous aurons un règlement de comptes avec vous ! »

La Guerre anecdotique

Les leçons d'une catastrophe

Rien de nouveau sous le soleil : c'est à la guerre surtout que cet axiome de la sagesse des nations se vérifie à la clarté brutale des événements et que les choses qui ont été ont le plus de chances de se reproduire à nouveau, aussi exactement quelquefois qu'elles se sont d'abord passées. Ce qui ne veut pas dire qu'on profite toujours comme il conviendrait des leçons de l'expérience. Le siège de Przmyśl ne ressemble-t-il pas trait pour trait à celui de Metz ? Mais la lugubre aventure de Bazaine ne paraît pas avoir mis en garde le général Kusmanek contre les conséquences de la chute de cette place forte, lesquelles exercèrent sur les suites de la campagne la même influence tragique qu'en 1870 la capitulation de la forteresse lorraine.

Et la perte du *Bouvet* n'évoque-t-elle pas celle du *Petropavlosk* ?

« J'étais près de la pièce de 152 m/m tribord, quand un roulement sourd me fit tressaillir avec tout le croiseur. C'était comme si l'on avait tiré un coup de 305 m/m tout à côté. Je me retournai stupéfait sans comprendre ; le roulement se répéta plus formidable encore. Je me précipitai à bâbord, le cœur lordu d'un affreux pressentiment. Je vis un gigantesque nuage de fumée jaunâtre (la pyroxvline ! la soute à torpille, pensai-je), et, dans ce nuage, penché, étrangement suspendu en l'air, tournoyant d'abord puis retombant, le mat de misaine ; à gauche du nuage, l'arrière du bateau comme il était toujours. Un autre coup ! Des tourbillons de vapeur masquèrent la fumée jaunâtre. Les chaudières ! L'arrière du cuirassé se dressa si brutalement, si perpendiculairement, qu'on eût dit qu'il coulait brisé par le milieu. Une seconde on aperçut les hélices tournant encore en l'air. Y eut-il une explosion encore ? Je ne sais plus ; mais il me sembla que ce pauvre arrière, à peine visible dans les nuages de fumée et de vapeur éclata tout entier et qu'une véritable trombe de flammes avait jailli comme du cratère d'un volcan. Il me sembla aussi que, même quelques instants après que les derniers débris eurent été engloutis, la mer continuait encore à vomir du feu. » (1)

Ces notes du capitaine Séménoff sur la perte du *Petropavlosk*, car c'est du navire amiral russe qu'il s'agit, résument exactement ce qui s'est passé le 18 mars dernier aux Dardanelles sur le *Bouvet* et ce qui se passa sur le cuirassé japonais *Hatzuse* le 2 mai 1904. Les Japonais témoins cependant de la catastrophe russe avaient-ils mis à profit les leçons d'une aussi cruelle expérience ? On voit que non, mais il n'en est pas toujours ainsi.

Chez les prisonniers allemands

De la *Dépêche* :

Un de ces captifs riait à gorge déployée, puis poussait des cris déchirants, puis de nouveau éclatait de rire. Il était fou. Plusieurs se plaignaient, minés par la fièvre ou perclus de rhumatismes. Et tous avaient des physiologies faméliques et odieuses, des facies malsains et bestiaux. Le plus horrible d'entre eux, un sous-off. de Poméranie, m'interpella avec insolence :

— De quel droit nous examinez-vous si longuement ? Nous sommes donc bien curieux à voir ? Ah ! oui, je sais : vous nous tenez pour des animaux sauvages.

— Dame ! pillage des logis paisibles, destruction des œuvres d'art, incendie des villes...

— Nous, des bêtes sauvages, nous ?

— Assassinat des vieillards, violence des femmes, mutilation des enfants.

— Eh bien, non, nous ne sommes pas des sauvages !

Alors, un poilu mit un petit miroir de poche devant le visage hâve, camus, grimaçant du Poméranien, et invita sans se fâcher, plutôt gaiement :

— Regarde-toi !

Ils ont les dents longues

D'une lettre d'Allemagne à un prisonnier, publiée par l'*Eclair* de Nice :

... Tu as de la chance d'être sur le front. Ici, nous arrivons à la famine. Depuis le commencement de cette semaine, il n'y a plus que 200 grammes de pain par personne ; c'est peu, mais il n'y a rien à faire... Cette guerre de malheur n'aura-t-elle donc pas de fin ? Ah ! si Dieu pouvait avoir pitié de nous !...

On racontait dimanche que si la guerre n'est pas bientôt finie, on appellera tous ceux qui n'auront pas cinquante et un ans le 1^{er} août prochain...

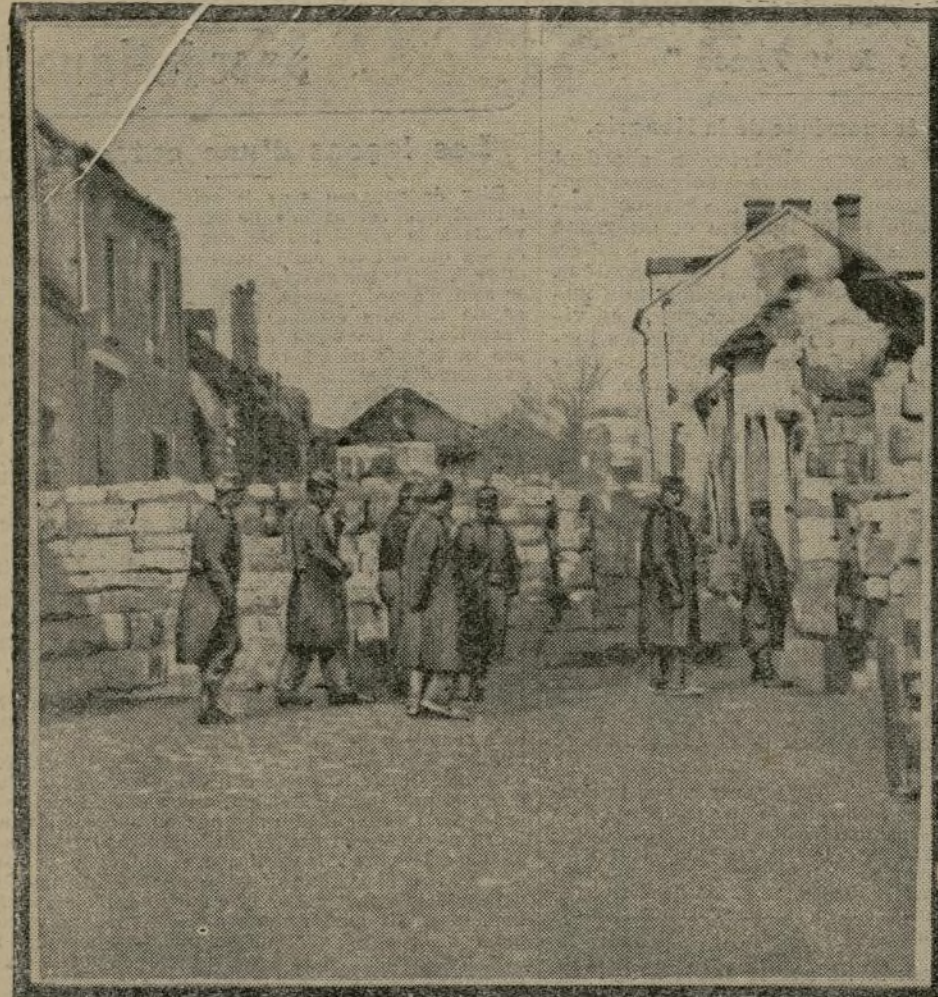
Leur façon de faire de l'argent

De la *Patrie Belge* :

Un matin, les soldats casernés dans une école d'un quartier populaire de Verviers annoncent qu'ils débiteront la viande de deux vaches à un prix minime. Effectivement, mais... ces deux bêtes avaient été réquisitionnées contre bon (payable quand, et où ?) dans une petite localité des environs. D'où bénéfice net pour les bouchers d'occasion. Ils sont d'ailleurs passés maîtres dans l'art de vider les porte-monnaie. Ainsi, j'ai eu l'occasion de faire en auto le trajet de Verviers à Bruxelles : permis de circulation, 4 marks ; supplément pour permis d'auto, 3 marks ; visa des « kommandantur » de Liège, Tirlemont, Louvain, 1 mark pour chacun ; total : 10 marks pour aller et par personne. Au retour à nouveau, 1 mark à chaque « kommandantur », soit 3 marks, total : 13 marks ; nous étions six occupants de la voiture, total : 78 marks de droits de passage pour un véhicule !

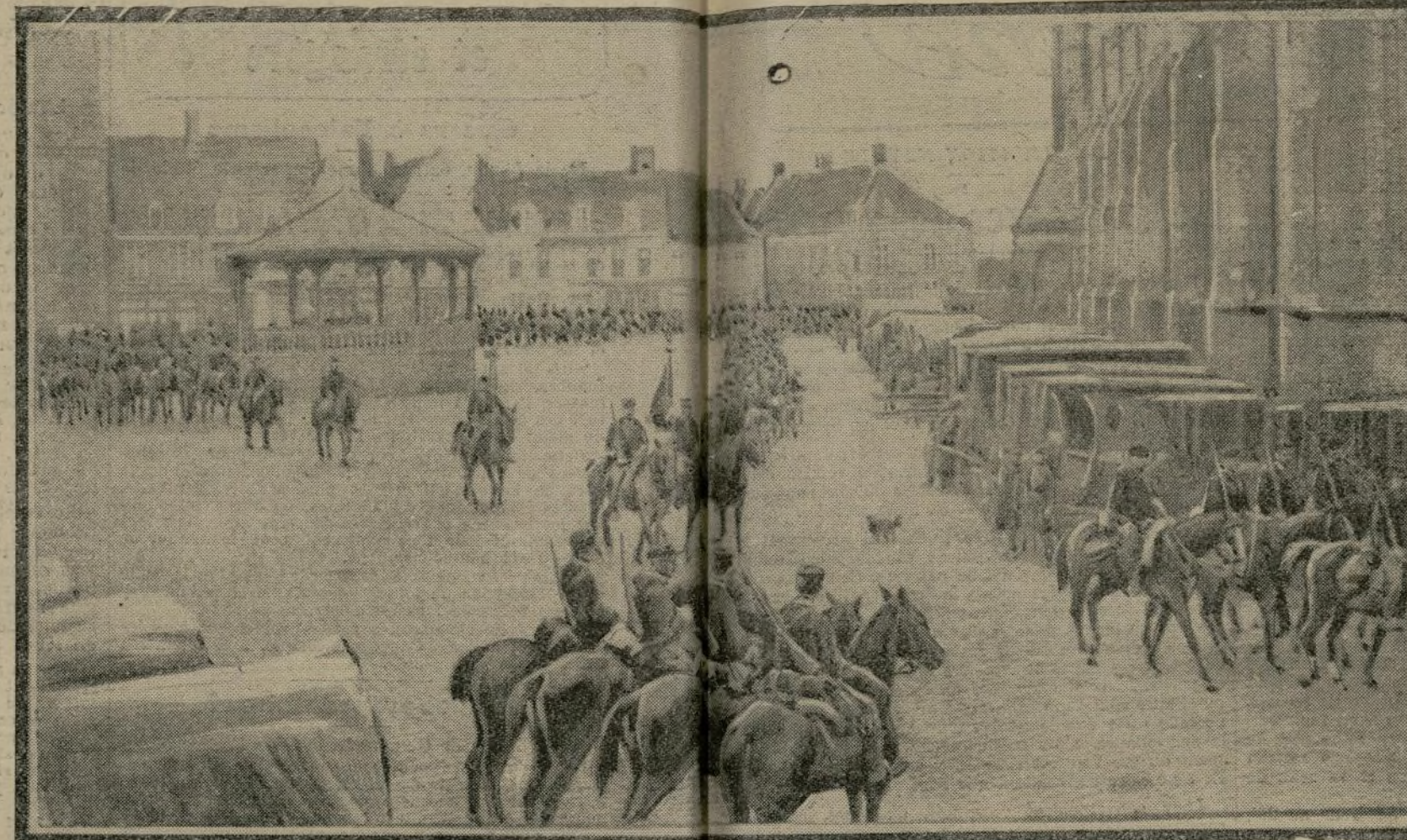
(1) L'*Escadre de Port-Arthur*, par le capitaine de frégate Séménoff.

LA BARRICADE



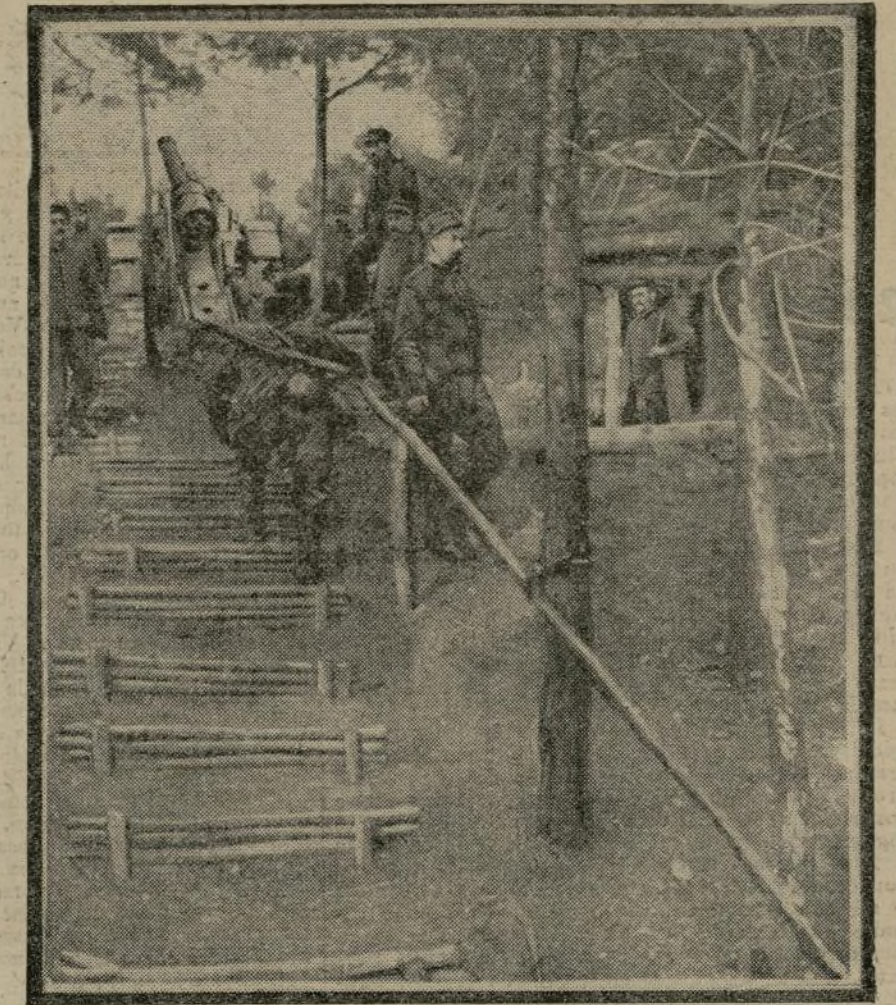
Dans une rue du village, les nôtres ont bâti un mur avec des morceaux de mur. Ils y ont percé des fenêtres, et c'est la mort qui s'accoude à chacune de ces baies. Nos soldats ont juré que jamais l'Allemand ne passera ce mur-là.

UNE REVUE DE LA CAVALERIE BELGE



Guillaume II croyait, d'un revers de main, écraser la « comtempore » des Britanniques. Il pensait chasser devant lui les petits soldats de Belgique. Dans une de leurs cités encore épargnées, les cavaliers du roi Albert sont ici passés en revue par un de leurs héroïques chefs. Encore un instant, et, rent la bride, tous partiront vers la bataille.

LE BELVÉDÈRE DU 120 LONG



Par l'escalier ingénieusement aménagé, les artilleurs vont et viennent pour servir leur 120 long qu'ils ont juché sur la crête d'un mamelon boisé et qui crache la mort sur les tranchées ennemies.

UN INFATIGABLE



Au nord d'Arras, ce 120 long fait de l'excellent ouvrage depuis l'aube. Une fois encore, il vient d'atteindre le but qu'il se proposait, et la fumée ne sera pas dissipée qu'il sera prêt à recommencer.

LA FÊTE DU ROI ALBERT A ORLÉANS



Avant de célébrer — bientôt — les fêtes de Jeanne d'Arc, la ville d'Orléans a voulu que fût dite, dans sa cathédrale, une messe d'actions de grâce le jour de la fête du roi Albert. C'est un prêtre belge qui officiait.

LA TRANCHÉE "EN L'AIR"



Dans certains terrains sablonneux du Nord, on ne peut creuser la tranchée sans la voir aussitôt s'emplier d'eau. Aussi les Belges ont-ils inventé la tranchée en l'air, la tranchée remblai, aussi inexpugnable que l'autre.

"Armée et Marine"

LES REGIMENTS DE FRANCE

"BRESSE"

26^e régiment d'infanterie

Bresse, 26^e régiment d'infanterie, a été créé en 1775, et, depuis cette époque, il a participé à toutes les grandes guerres. Sur son drapeau sont inscrits les noms des batailles où il s'est particulièrement illustré : Fleurus, Constantine, Béné-Méred, Sébastopol. En 1870, il est à Bezonville, à Saint-Privat et Ladonchamps, et, avec une énergie désespérée, lutte contre les envahisseurs.

Dès le début de la campagne de 1914, « les gars » du 26^e — car dans le premier régiment de la division de fer les poilus s'appellent des gars — quittent Nancy. Placés d'abord en couverture devant cette ville, le 26^e fait du plateau de la Rochette une forteresse protégée par des tranchées, des abris, des réseaux de fil de fer, des abatis qui plus tard faciliteront la défense des troupes qui succéderont au 26^e.

Le régiment ne reste pas à ce poste d'attente, les soldats n'ont qu'un désir : se battre ; l'heure de la revanche est venue ! La Lorraine annexée est toute proche ; des Français, qui depuis quarante-quatre ans espèrent, sont là, de l'autre côté. Après quelques engagements d'avant-garde sur la Seille, le 26^e passe la frontière sous la conduite du colonel d'Arman de Pouydraguin, et, le 14 août, enlève à la baïonnette le signal allemand 80. C'est une double croupe dénudée dépourvue de tout abri ; le régiment reste là, sous une rafale de fer. Obus, shrapnells, grosses marmites, rien ne les fait reculer ; c'est un superbe baptême du feu qui dure trente-deux heures et qui fait des gars du 26^e d'admirables soldats.

Pour des raisons indépendantes du 20^e corps, dont il fait partie, le régiment, après avoir attaqué Morhange avec succès, est obligé de rétrograder, mais il ramène avec lui 17 voitures de munitions prises à l'ennemi, 34 chevaux, les bagages du colonel du 137^e allemand et 115 prisonniers, dont 3 officiers. A Wuysses, bombardé sans arrêt, ce sont les médecins du 26^e qui quittent les derniers le village.

Sa retraite s'effectue dans l'ordre le plus parfait, l'ennemi ne poursuit pas.

Le 20^e corps est chargé d'arrêter l'offensive allemande sur Nancy, la perle de la Lorraine, tant convoitée par le kaiser. Le 26^e, faisant partie de la 21^e brigade, est rassemblé sur le plateau de Rosières et s'avance vers Lunéville, d'où débordent l'ennemi. Il protège ainsi l'aile droite du Grand Couronné de Nancy. La bataille s'engage le 25 août ; ce jour-là, le régiment fait des prodiges et enlève Anthelupt et Vitrimont, où sont blessés le général Delbousquet et le colonel de Pouydraguin. Le lendemain, avec la même ardeur, le 26^e s'empare du Grand Liomont ; puis il attaque le signal de Frescati, terrible redoute fortifiée, et le plateau de Saint-Epvre-Deuxville.

Du 25 août au 10 septembre, les gars du 26^e demeurent sous le feu d'une artillerie qui ne ménage jamais ses munitions ; et, pendant ce temps, nuit et jour, les soldats se battent. Dans la même nuit, la 3^e compagnie fait trois attaques à la baïonnette pour reprendre la ferme du Petit Liomont. La 1^{re} et la 2^e compagnies sont littéralement ensevelies par le bombardement dans les ruines du Grand Liomont ; le capitaine demande au colonel « l'autorisation de se retirer ». Pour le dégager, pour enlever les débris amoncelés autour de lui, il faut employer la pelle et la pioche.

Après ces débuts glorieux, mais si chèrement acquis, du 11 au 15 septembre le 26^e se bat en Lorraine à Haraucourt, au bois de Crévic, à Flirey ; puis il est envoyé dans la Somme.

Au combat de Cappy, qui dure du 25 au 27 septembre, le lieutenant-colonel Ungerer est tué. Le 1^{er} octobre, devant Albert, le troisième chef, le commandant Savary tombe glorieusement. A Fricourt et dans le bois environnant, le régiment lutte ; les soldats se battent de maison à maison, d'arbre à arbre. Dans la nuit du 7 octobre, sept compagnies allemandes tentent une violente attaque : le 26^e la repousse ; le jour, les contre-attaques à la baïonnette se poursuivent et l'ennemi, en pleine déroute, laisse entre les mains des Français 450 prisonniers, dont un lieutenant-colonel et 7 officiers. Les Allemands abandonnent sur le terrain de la lutte de nombreux morts et blessés.

Le 10 octobre, après une marche forcée, le 26^e arrive au château de la Haye ; le 11 octobre, il reprend Fonequevillers à la garde prussienne et s'empare d'un canon et d'un caisson. Jusqu'au 16 octobre, le régiment se bat autour de ce village, arrache son drapeau au 17^e bavarois et repousse l'ennemi jusque devant Mouchy. Alors commence pour les gars du 26^e la guerre de tranchées, et ces héroïques soldats se plient à ce nouveau genre de combat. Avec une bonne humeur inaltérable, ils supportent les misères et les souffrances de cette guerre lente, les bombardements

furieux, les rafales des mitrailleuses, la nuit le jour et la nuit pour arriver à gagner seulement quelques mètres de terrain. Rien ne les décourage et, fréquemment, ils tentent de vigoureuses attaques.

Les premiers jours de novembre, le 26^e est transporté en Belgique. Après une première et chaude affaire en avant de Groot-Vurstraat, il repousse l'ennemi devant Pilkem et maintient le combat jour et nuit, du 12 au 16, autour de la ferme des Anglais, où les contre-attaques en masses des Allemands viennent se briser. A Langemarck, le régiment supporte un bombardement qui lui rappelle celui de la Lorraine ; mais, là non plus, les gars du premier régiment de la division de fer ne reculent pas.

En décembre, le 26^e attaque et occupe les positions de et déblaie totalement le bois

La réussite de cette opération est pour le régiment une page de gloire. Depuis cette époque, le 26^e occupe les tranchées. Quelques anecdotes montreront avec quelle vaillance les soldats ont supporté la lutte de chaque jour. A Vitrimont, les cuisiniers du poste de secours préparent le repas dans une maison où arrive un obus. Toute la façade s'écroule, murant le rez-de-chaussée. Les camarades se précipitent. Des tas de gravats et de pierres émerge le « chef », blanc de plâtre, sa poêle à la main. Il jure et se plaint que les Allemands ont écrabouillé ses œufs.

C'est un capitaine qui demeure dix-huit heures dans une ferme avec une section, convaincu qu'il ne peut être secouru, mais il n'a pas reçu l'ordre de reculer. Ce point gardé permet à un bataillon, à un régiment, puis à une division de maintenir une avance de 800 mètres. C'est un soldat qui repère une maison occupée par une mitrailleuse ennemie et va seul, de nuit, la faire sauter à la meline.

C'est un hussard, attaché comme éclaireur au 26^e, qui accompagne une charge à la baïonnette, dans une clairière, chargeant, lui, à cheval !

Ce sont les brancardiers s'en allant, jour et nuit, sous les obus et les balles, relever les blessés que les médecins soignent sur place. Ces médecins, depuis le commencement de la campagne, ont eu six citations à l'ordre de l'armée.

les différents faits d'armes auxquels il a pris part, il a reçu 142 citations à l'ordre du jour, 26 médailles militaires, 20 croix de la Légion d'honneur.

Forgés et trempés par les mois de lutttes et de souffrances, les gars du 26^e attendent avec impatience l'heure de l'offensive. Tous « gardent le sourire » et répètent avec confiance le refrain de leur régiment :

Et quand nous reviendrons,

Les Nancéiens crieront :

Voilà les gars, les gars du vingt-sixième !

Voilà ce drapeau-là,

Saluez-le bien bas :

C'est le drapeau du vingt-sixième !

F. Trilby.

Le cas du "Kronprinz-Wilhelm"

WASHINGTON. — Sur la demande du capitaine du Kronprinz-Wilhelm, le ministère américain des Affaires étrangères a consenti à faire examiner ce navire. Il a nommé à cet effet une commission composée des mêmes officiers qui examinèrent le Prinz-Eitel-Friedrich. (Information.)

Contre les sous-marins

On nous informe qu'un groupe de députés suédois ont assisté aux expériences d'une nouvelle torpille inventée par M. Knud Nystroom et destinée à la destruction des sous-marins. Cette torpille, appelée torpille hydroaéroplane, est lancée de très loin par un hydroplane marchant à grande vitesse. On croit que le gouvernement suédois achètera cette invention, de laquelle on attend des résultats extraordinaires.

DANS L'ARMÉE

Appel de la classe 1889. — Tous les hommes du service armé de la classe 1889 vont être appelés sous les drapeaux du 15 au 30 avril. Ils seront affectés en principe à la garde des voies et communications.

Cette décision du ministre de la Guerre aura pour conséquence de permettre l'envoi dans les dépôts des hommes appartenant à des classes plus jeunes, encore employés au service des G. V. C.

ERASMIC
Shaving Stick
15, Rue du Temple PARIS.

LA SITUATION NAVALE

Le commerce des neutres

Une fois encore, l'intérêt de la guerre navale se reporte, en l'absence d'opérations militaires, sur la question de l'épuisement de l'Allemagne par le blocus des Alliés. Question qui a paru susceptible de se compliquer au point de vue politique par suite de la situation particulière de l'Amérique, qui se trouve lésée, sinon dans ses intérêts commerciaux directs, du moins dans la liberté de son commerce avec les belligérants.

L'échange de vues qui a eu lieu ces derniers temps entre les Etats-Unis et l'Angleterre a éclairé cette question et la pose dans une lumière où elle peut être discutée en toute courtoisie et en toute sécurité.

Les règles du droit international qui préservent le commerce des neutres stipulent expressément qu'un blocus doit être effectif ou ne pas être. Cela veut dire qu'aucun des belligérants n'a le droit légal de promulguer une interdiction d'accès : il peut barrer l'accès des ports ennemis par des lignes de croisière, et alors, le blocus étant notifié, les navires neutres qui essayent de forcer ces lignes de croisière le font à leurs risques et périls. Mais si ces lignes de blocus n'existent pas, ou si elles sont reportées très loin des côtes interdites, de telle sorte que la navigation neutre est soumise à la surveillance, alors même qu'elle n'est pas évidemment dirigée vers ces côtes, il y a lieu à réclamation. Et c'est cette réclamation que font les Etats-Unis.

Leur gouvernement reconnaît, d'ailleurs, que les conditions de la guerre navale ont été si profondément modifiées par l'apparition d'engins nouveaux, sous-marins et mines, que les règles jusqu'alors admises deviennent impraticables dans leur teneur ancienne. Il est bien évident qu'une ligne de croisière établie en face des ports allemands serait pour les sous-marins ennemis une cible rapprochée contre laquelle ils auraient tout le loisir de s'exercer aux lancements de torpilles. Le blocus effectif est désormais impraticable et ne pourra probablement plus jamais être réalisé. Cependant, les puissances qui ont obtenu, par la bataille ou par la supériorité de leurs armements, la maîtrise de la mer, doivent en réaliser les bénéfices. Elles ne peuvent le faire qu'en reportant au loin, sur des bases convenablement choisies, leurs lignes de surveillance.

La liberté de commerce des neutres, dans ces conditions, se trouve restreinte. Mais si cette restriction ne comporte aucun dommage matériel, le problème se trouve déjà simplifié. Or, les Alliés ont spontanément déclaré qu'ils paieraient intégralement les marchandises arrêtées dans leurs ports. Il reste cependant une question d'exercice du droit des nations, intimement liée à celle de la liberté de navigation des non-belligérants qui reste délicate.

Les Etats-Unis demandent l'assurance que les capitaines alliés agiront avec mesure et discernement à l'égard des navires américains, qu'ils n'arrêteront ou ne retarderont que le moins possible ceux qui ne portent pas de marchandise prohibée à destination directe ou indirecte pour l'Allemagne. On voit que, sur ce terrain, il est parfaitement possible d'arriver à une entente également satisfaisante pour les Alliés et les Neutres, et tout fait espérer qu'on y arrivera sans difficulté.

Toute entente demeure, au contraire, impossible entre l'Amérique et l'Allemagne, car cette dernière prohibe brutalement toute navigation dans la zone de guerre, sous menace de destruction et d'assassinat. C'est un procédé qui ne pouvait avoir d'effet qu'autant qu'il n'existerait au monde aucun moyen de contrainte contre une nation sauvage et malfaisante. Tel n'est pas le cas. La note des Etats-Unis, en insistant sur le fait que l'Allemagne est sortie de la légalité et que toute nation civilisée se dégraderait en en prenant prétexte pour en sortir à son tour, est suffisamment expressive à cet égard. Elle nous fixe sur la sincérité du point de vue américain. Cette sincérité est complète.

A la vérité, il existe d'autres neutres que l'Amérique. De ceux-là, on n'entend guère parler. L'Allemagne leur confisque purement et simplement les cargaisons qui sont à sa convenance, sans qu'il soit même question d'une indemnité. Ces abus de force ont quelque chose de révoltant contre quoi on s'étonne que les petites nations ne s'insurgent pas. Et c'est en face de cette terreur que l'Allemagne fait peser sur les faibles qu'on comprend que l'abaissement de la puissance allemande est une libération pour tout l'univers civilisé.

A. Larisson.

TRADUCTIONS 19 ET VOIES PIGIER

LA PIRATERIE ALLEMANDE

Bismarck-Hollweg
contre von Tirpitz

LONDRES. — On mande de Rotterdam au Daily Tele-

grapher d'un personnage qui a été en contact avec les cercles diplomatiques de Berlin et qu'il existe toujours un sérieux différend, à propos de la campagne de sous-marins, de l'amiral von Tirpitz, qui fut l'instigateur du projet, et le chancelier de Bismarck-Hollweg qui s'opposait énergiquement.

Chacune des deux manières de voir trouva des partisans, et une polémique très vive surgit entre les deux hommes. Le chancelier soutint cette thèse que l'on ne saurait mesurer les avantages sans importance qu'on pourrait y gagner avec l'effet, préalable à l'Allemagne, produit sur les pays ennemis par l'œuvre destructive des sous-marins. L'amiral von Tirpitz argua que le seul peuple qui ne devait avoir des égards était le peuple allemand, et qu'en présence de l'insuccès de l'Allemagne il fallait faire quelque chose pour montrer au peuple que l'Allemagne avait encore agir sur mer. Ce n'est qu'après une longue discussion que le kaiser consentit à entrer dans les vues de l'amiral von Tirpitz.

Une dissension existe toujours. C'est pourquoi la question d'agir des sous-marins varie de jour en jour, et le parti qui a momentanément le dessus change. Les Allemands estiment très désavantageux quant au succès des raids de sous-marins, spécialement parce qu'aucun transport de troupe n'a été coulé. Il ne manque pas aussi d'observer, dans les longues listes que le gouvernement publie, les noms des mêmes navires reviennent toujours. Cette déception n'est pourtant rien de plus que celle que ressentent les Allemands à propos des Zeppelins.

Eil pour œil, dent pour dent

Une excellente idée : remplacer tout navire allemand par les sous-marins par un des navires allemands internés dans les ports franco-anglais.

L'Allemagne, au mépris du droit des gens et des conventions internationales, continue sa guerre de pirates. Les sous-marins coulent indistinctement tout navire rencontré sur sa route sans même s'informer de sa neutralité.

M. Le Gualès de Mézaubran, armateur à Saint-Etienne et président du Syndicat des Armateurs et des Constructeurs bretons, vient de signaler par lettre au ministre de la Marine un moyen qu'il considère à la fois comme simple et pratique et qu'ont approuvé le syndicat qu'il préside et le conseil municipal de Saint-Brieuc. Ce moyen, dit le *Nouvel Echo de Bretagne*, consiste « à remplacer tous les navires ou voiliers appartenant aux nations alliées par des sous-marins allemands parant de navires ennemis équivalents comme apparence et comme valeur. Le choix est facile à faire parmi les 278 vapeurs allemands détenus dans nos ports depuis le jour de la déclaration de guerre. »

Cette idée a été exposée par M. Le Gualès de Mézaubran au gouvernement français, et des résolutions qui lui sont parvenues il ressort qu'elle a été prise en considération, mais des démarches nécessaires et une entente s'impose, avant de faire l'application, entre les gouvernements de France et d'Angleterre.

Comme le fait très justement observer M. Le Gualès de Mézaubran, il n'est pas douteux que, si le gouvernement allemand sera officiellement informé que toutes les pertes, tous les dommages causés par ses sous-marins à nos navires sont au compte et à la charge des armateurs de l'Allemagne et de Hambourg, ceux-ci seront les premiers à supplier le kaiser de mettre fin à une guerre maritime dont ils paieraient tous les frais.

Les pertes totales anglaises

LONDRES. — A la séance de la Chambre des communes, M. Mac Kenna, répondant à une question, que les pertes totales anglaises, jusqu'à la date du 14 avril, s'élevaient à 139.347 hommes.

La révision du procès Desclaux

C'est mercredi, 21 courant, que, sous la présidence générale de division Cousin, le conseil de révision se réunira au Cherche-Midi pour examiner le pourvoi formé par Desclaux, Vergès et Mme Béchoff. Les condamnés seront défendus par M. Normand, assisté de M. Charles Philippe.

Nouvelle matinée pour les blessés

Les organisateurs des Matinées Nationales ayant constaté qu'un grand nombre de blessés n'avaient pu assister à la grande matinée de mercredi, ont décidé d'en donner une seconde. Elle aura lieu le mercredi 28 avril au Trocadéro.

NOUVELLES DU FRONT

La victoire des Épargnes

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL)

La magnifique action qui nous a rendus maîtres, le 9 avril au soir, de la totalité de la crête des Épargnes est la conclusion d'un effort prolongé et violent.

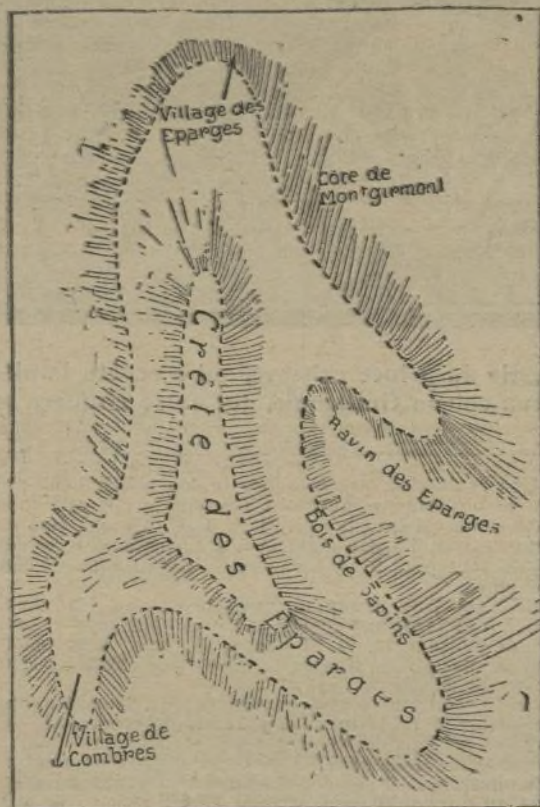
C'est une victoire, analogue par la sûreté de la méthode et l'intensité de l'offensive à celle qui nous a conduits au sommet de l'Hartmannswiller, plus importante, si l'on considère le chiffre des effectifs engagés et l'accumulation des moyens réalisés par l'ennemi.

Une forteresse formidable.

La crête des Épargnes est un long éperon de 1.400 mètres, d'une altitude de 346 mètres, qui domine, à l'est des Hauts de Meuse, l'immense plaine de la Woëvre. Les flancs en sont abrupts et glissants. De nombreuses sources les sillonnent. Il y pleut souvent. C'est une montagne de boue.

Cette montagne est particulièrement importante par sa situation. Qui tient les Épargnes voit chez nous, à nos routes sous son feu, nous interdit toute action sur la partie sud-ouest de la Woëvre. C'est pourquoi, s'étant saisis des Épargnes, le 21 septembre dernier, les Allemands s'y étaient aussitôt fortifiément organisés.

Du sommet, ils dominaient les vallées de 70 à 80 mètres de hauteur. Entre le sommet et les val-



lées, ils avaient installé plusieurs lignes de tranchées. En certains points, cinq étages de feux se superposaient les uns aux autres. Partout ailleurs il y en avait au moins deux.

Par leurs canons, leurs mitrailleuses et leurs fusils, les Allemands nous condamnaient à l'immobilité tant sur la croupe de Montgimont (nord des Épargnes) que dans les villages du pays bas, les Épargnes, Mesnil-sous-les-Côtes, Mont-sous-les-Côtes, Bonzee et Tresauvaux.

Pour notre sécurité, comme pour le développement ultérieur des opérations, il était indispensable d'enlever la crête, véritable tour de Malakoff dressée aux lisières de la Woëvre.

La préparation de l'attaque.

Le début de notre action offensive nous trouvait à la lisière du village des Épargnes, à 600 mètres environ des premières tranchées allemandes, faisant face par conséquent aux pentes ouest de la position.

Du plateau de Montgimont, que nous tenions, nous faisions face aux pentes nord. Entre Montgimont et ces pentes un chemin de terre traverse le col qui sépare les deux massifs.

Nous étions obligés d'attaquer d'abord la partie ouest du massif (A). Mais notre attaque ne pouvait avoir de résultat décisif que si nous atteignions aussi le point culminant situé à l'est (D).

Nous ne pouvions par conséquent procéder que lentement. Car un assaut de vive force sur ces pentes boueuses, hérissées de fortifications, nous eût coûté cher, sans rien nous donner.

Dès la fin d'octobre, pas à pas, à la sape, nous nous rapprochions des tranchées allemandes de l'ouest. En même temps, nous nous infiltrions dans les bois assez épais qui, dans la partie nord-est, couvrent les flancs d'un ravin creusé au cœur du massif.

Les Allemands, confiants dans la valeur de leur position, nous laissaient procéder à ces premières approches sans réagir très violemment. Mais, par de nou-

veaux travaux, ils rattachèrent fortement la partie ouest de leurs défenses au point culminant, dont ils firent un formidable bastion.

De notre côté, nous perfectionnions nos tranchées surplombées par les travaux ennemis. On atteignit ainsi la mi-février.

La bataille de février.

Le 17, nos mines, poussées sous le secteur ouest, y provoquèrent une explosion si formidable que, sans coup férir, nous pûmes nous installer dans la première ligne ennemie. Les Allemands, d'abord surpris, se ressaisirent et le 13, dévalant les pentes, ils contre-attaquèrent furieusement.

Un combat acharné s'engagea, qui dura jusqu'au 21 au soir, marqué par des contre-attaques violentes de la part de nos adversaires, par des attaques répétées de notre part.

Le 18, dans la journée, nous avions presque tout reperdu de notre gain du 17. Mais le 18 au soir, nous avions tout repris.

Le 19, deux nouvelles sorties des Allemands furent repoussées. Nous tenions la partie ouest (A). Mais l'exiguïté de notre position nous soumettait à une concentration de feux qui la rendait intenable. Il fallait ou reculer ou nous donner de l'air, et, sur un front élargi, nous mettre à même de faire plus aisément face aux retours offensifs.

Cette extension fut l'œuvre des journées du 20 et du 21. Par une attaque brusquée, nous débouchâmes du ravin boisé ci-dessus décrit vers un bois de sapins, qui nous rapprochait du sommet.

La lutte fut sauvage. Le colonel Bacquet, commandant le régiment d'infanterie chargé de l'attaque, fut blessé mortellement à la tête de ses troupes. Nous ne pûmes pas enlever la totalité du bois de sapins. Mais les Allemands ne purent pas nous en faire sortir.

A la fin de ces jours de combat, la situation était la suivante : Nous tenions tout le bastion ouest et, vers le bastion est (point culminant D), nous avions commencé à progresser en enlevant aux Allemands 300 mètres de tranchées.

Nos acquisitions sur ces deux points avaient été aussitôt reliées, face aux défenses ennemies, par des tranchées, des boyaux et des places d'armes. C'était une base pour de nouvelles attaques.

Le renforcement continu des ouvrages ennemis, l'entrée en action de seize batteries lourdes allemandes disséminées dans la plaine nous renseignaient pleinement sur les difficultés de la tâche qui restait à accomplir.

L'assaut de mars

Un nouveau bond en avant fut réalisé à la mi-mars. Une préparation d'artillerie minutieuse et violente y avait précédé.

Le 18 mars, avec trois bataillons, nous reprîmes l'offensive. La première ligne ennemie fut enlevée en partie, notre artillerie ayant avec un plein succès interdit aux Allemands de la garnir. Mais, de la deuxième ligne, de violentes contre-attaques débouchèrent aussitôt.

Ce fut le début d'une lutte plus âpre encore que celle de février et qui dura jour et nuit jusqu'au 21 au soir.

A l'issue de cette bataille, notre droite avait gagné 100 mètres seulement. Mais notre gauche, visant le sommet, avait enlevé 330 mètres de tranchées allemandes, en infligeant à l'ennemi des pertes élevées.

Dès ce jour, — les prisonniers furent unanimes à le constater, — nos adversaires, bien que remarquablement braves, eurent le sentiment que la partie était perdue et que la position leur échapperait tôt ou tard.

Une nouvelle division allemande, une division active, la 10^e, toute fraîche et reconstituée, vint prendre la suite des opérations ; c'est à elle que devait échoir la tâche ingrate de perdre les Épargnes.

Avant d'obtenir le résultat total, un nouvel effort préparatoire va pourtant nous être nécessaire : ce sera l'attaque du 27 mars. Il s'agit toujours de nous rapprocher du sommet.

Un bataillon de chasseurs mène cette fois l'attaque principale. Son commandant et tous les capitaines des compagnies engagées sont blessés. Mais de plus en plus nous serrons de près le bastion ennemi, et ce progrès a une grosse importance.

Nous avons constaté, en effet, dans les précédentes attaques, que les Allemands avaient eu le temps, pendant notre marche d'approche, de quitter avec fusils et mitrailleuses leurs abris de bombardement et de venir par des galeries souterraines garnir leur parapet bouleversé.

A l'avenir, la zone à parcourir par nos troupes étant sensiblement réduite, cette faculté leur sera interdite.

L'assaut décisif d'avril

C'est dans ces conditions que, le 5 avril, à 16 heures, nous tentons l'effort décisif. Deux régiments sont engagés. Il s'agit d'enlever la partie de la crête à l'ouest du sommet D et la partie, légèrement descendante, qui s'étend à l'est de ce sommet jusqu'à l'extrémité du plateau.

A l'heure prescrite, nos troupes débouchent. Il pleut et le terrain est encore plus impraticable que de coutume. Nos fantassins avancent pourtant sous le feu de l'ennemi, sortant avec efforts leurs pieds de la boue, où ils enfoncent jusqu'aux cuisses.

Par un corps à corps violent, ils pénètrent et s'installent dans les tranchées allemandes. Le soir, ils en tiennent une partie importante. A l'est seulement, ils ont été arrêtés par les torpilles aériennes, que l'ennemi a lancées sur eux, pulvérisant parfois des rangs entiers avec un seul projectile.

Le 6, à 4 h. 30 du matin, les Allemands contre-attaquent. Les troupes fraîches qu'ils ont amenées se battent admirablement. Nos hommes, sous le feu depuis la veille, résistent, mais finalement reculent. L'affaire est à recommencer.

Elle recommence en effet — et le soir même. A l'ex-

LA GRACIEUSE REINE DE HOLLANDE



La reine Wilhelmine de Hollande, en compagnie du prince consort, qui a revêtu l'uniforme d'amiral, se promène dans les rues d'Amsterdam et sourit, sans craindre le furieux cousin Guillaume, qui ne se risquera pas à glisser encore sur une pelure... d'Orange.

trémité est du plateau, nous enlevons une tranchée que nous retournons aussitôt face à l'ennemi. Au centre, nous ne gagnons rien. A l'ouest, nous progressons vers le sommet.

La charge dans la nuit

Nos magnifiques soldats n'entendent pas en rester là. La nuit, sous la pluie qui tombe toujours, ils chargent à la baïonnette et pied à pied refoulent les Allemands. Le 7, au matin, trempés, boueux, enlisés, mais victorieux, ils font le compte de leurs gains depuis le 5 : 500 mètres de tranchées et plus de 100 prisonniers, dont plusieurs officiers.

Nous approchons du but; mais nous n'y sommes pas encore. L'ennemi contre-attaque constamment. Il est repoussé tantôt par des charges, tantôt par des tirs de barrage.

A 5 heures du matin, le 7, il tente un nouvel effort. Son attaque est fauchée avant d'atteindre nos tranchées. Il arrive alors du village de Combres de gros renforts. Il va de toute évidence contre-attaquer à fond.

Mais alors intervient de nouveau notre artillerie. Dès que les rassemblements sont signalés, elle les prend sous son feu et les empêche en partie de déboucher. Nous ne reculons que sur un point, malgré la violence de l'attaque, la plus forte qu'on eût encore vue.

Nos renforts, pourtant, ont grand-peine à arriver. Les boyaux sont effondrés, encombrés, canonnés. Il nous faut attendre au lendemain pour continuer l'opération. L'ennemi, qui a reçu un coup sérieux, ne contre-attaque pas de toute la nuit.

Nous approchons du sommet

Le 8, dès 9 heures du matin, nous reprenons l'attaque. Deux régiments d'infanterie et un bataillon de chasseurs ont l'ordre d'enlever le sommet. Il pleut toujours. Les culasses sont encrassées. A la baïonnette, par conséquent !

A 10 heures, le sommet et la crête, à l'ouest, sont à nous. Nous poussons sur la crête qui est à l'est du sommet. Partout nous progressons et, sous le feu, nous retournons les tranchées allemandes.

A minuit, après 15 heures ininterrompues d'une lutte furieuse, la presque totalité de la position des Eparges nous appartient. L'ennemi ne tient plus qu'un petit triangle à l'extrémité est (X). Il contre-attaque mollement. Nous avons enlevé 1,500 mètres de tranchées, dont le bastion formidable du sommet (D), qui est la clef de la position.

La nuit du 8 au 9 et la matinée du 9 sont calmes. Nous réussissons à opérer sans incident la relève de nos troupes. Un régiment frais est amené. Pour le mettre en place, il faut quatorze heures, tant le terrain est impraticable.

C'est à lui qu'est confiée la mission de mettre le point final à notre victoire.

Les Eparges sont à nous.

A 15 heures, nous attaquons. Le sol est creusé de cuvettes profondes où les hommes disparaissent parfois. La pluie fait rage, ainsi que le vent.

Nos fantassins, protégés par le feu absolument précis de nos canons, avancent pourtant et ils atteignent l'extrémité est du plateau. Mais, à ce moment, une calotte de brouillard s'abat sur les Eparges. Nos canons ne peuvent plus tirer. L'ennemi contre-attaque et nous reculons.

Ce n'est d'ailleurs qu'un recul provisoire. Une demi-heure plus tard, une charge furieuse nous rend la totalité de notre gain. A 10 heures du soir, nous tenons tout le massif des Eparges. Notre long effort est couronné de succès.

Le 10, l'ennemi écrasé ne bouge plus. Il contre-attaque dans la nuit du 11 au 12. Il est repoussé. Les Eparges sont définitivement perdues pour lui.

Une seule ressource lui reste et il en use: c'est de débaptiser la crête et de donner son nom aux hauteurs plus au sud qu'il tient et que nous n'avons pas attaquées.

Le grand éperon, qui domine la Woëvre dans toutes les directions, est en notre pouvoir. Nul ne nous en délogera.

L'importance de notre victoire.

Pour garder cette position, les Allemands n'ont rien négligé. On a vu quelle était la puissance de leur organisation défensive. On a vu qu'à la fin de mars ils ont amené aux Eparges une de leurs meilleures divisions.

Ils y avaient joint cinq bataillons de pionniers, les mitrailleuses de la place de Metz, un grand nombre de lance-bombes de 21 et 24. Leurs abris-cavernes, creusés à loisir, comportaient un chemin de fer à voie étroite, des chambres de repos, un cercle pour les officiers. Leurs renforts échappaient à nos vues. Les nôtres étaient sous le feu de leurs canons, de leurs mitrailleuses, voire même de leurs fusils et l'on conçoit quelles étaient pour nous les difficultés du ravitaillement tant en vivres qu'en munitions.

C'étaient là les indices certains d'une volonté arrêtée de tenir tête à toutes nos attaques. Effectivement nous avons trouvé sur les officiers prisonniers les ordres qui prescrivaient de tenir à tout prix. L'état-major allemand était résolu à tout sacrifier pour garder cette crête maîtresse. Il a fourni le maximum de résistance. Les troupes qu'il a engagées ont eu une conduite magnifique. Pour s'assurer de leur fermeté, rien n'a été négligé et pour éviter aux mitrailleurs la tentation de cesser le feu, on est allé jusqu'à les enchaîner à leurs pièces. Malgré tout, nous avons été vainqueurs.

La nature des choses pourtant favorisait singulièrement la résistance allemande. Pentes abruptes, sol détrempé opposaient à nos attaques le plus redoutable des obstacles. Nous avons eu des hom-

mes non blessés noyés dans la boue. Quant aux blessés beaucoup n'ont pu être sauvés à temps de la fondrière où ils étaient tombés. Les obusiers et les lances-torpilles allemands nous visaient à coup sûr, puisque l'ennemi tenaient les sommets. Malgré tout, nous avons été vainqueurs.

Il y a deux mois, les Allemands, des Eparges, voyaient chez nous. Désormais, nous voyons chez eux. La hauteur même de Combres, qu'ils tiennent, est réduite à l'état d'îlot entre nos mitrailleuses des Eparges et de Saint-Rémy. Et nous avons obtenu ce résultat en infligeant à l'ennemi des pertes doubles de celles que nous avons subies.

Qu'est-ce à dire, sinon que la victoire des Eparges démontre, après d'autres, la supériorité croissante de notre armée ? Nous attaquons; l'ennemi se défend. Il tient les hauteurs : nous les lui enlevons. Il a l'avantage de la position : nous le chassons de ses tranchées.

Quand on a vécu ces combats, on sait que notre triomphe est sûr et qu'il a déjà commencé. Cette certitude est le plus bel hommage que la France reconnaissante puisse offrir aux morts héroïques des Eparges.

MALADIES DU CŒUR ALBUMINURIE ARTÉRIO-SCLÉROSE

Un médecin, qui s'est fait connaître par ses études spéciales sur les maladies énumérées plus haut, a découvert une nouvelle méthode de traitement qui permet de se passer complètement du régime lacté. Ce traitement, du reste, n'aboutit pas à un simple soulagement, mais presque toujours à de réelles guérisons. Oppressions, enflures, albumine disparaissent même dès les premiers jours, la respiration redevient régulière, le sommeil normal. Tous les lecteurs pourront être édifiés sur ce traitement en demandant au docteur Noblet, rue Sainte-Anne, 49, à Paris, une brochure qu'il leur adressera franco à titre gracieux. Consultations : lundi, mercredi, vendredi, de 2 à 5 heures.

CREME SIMON
Unique pour la toilette
des Dames

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. R. le prince Alexandre de Battenberg est arrivé mardi dans la soirée à Algésiras, où il a passé la journée de mercredi. S. M. la reine d'Espagne, sa sœur, est depuis quelques jours à Algésiras, où elle est venue pour lui faire ses adieux. Le prince de Battenberg part pour les Dardanelles.

— S. A. R. la princesse Marguerite de Danemark, mère de S. M. la reine Alexandra, vient d'arriver à Londres. (New York Herald.)

MARIAGES

— Lundi a été célébré dans la plus stricte intimité, en l'église Saint-Roch, le mariage de Mlle Suzanne Poinot, fille de l'ancien directeur de l'Ecole dentaire, avec M. Jacques Schmit, lieutenant au 103^e d'infanterie. Les témoins étaient : pour la mariée, Mme Poilpot, chevalier de la Légion d'honneur, directrice de l'orphelinat des Arts, et le docteur Hallo-veau; ceux du marié, le docteur Depats, médecin en chef du Sénat, et Mme H. Schmit.

— Le mariage de M. Edouard de Billy, commandant d'artillerie territoriale, avec Mlle Kathleen Johnston, vient d'être célébré dans l'intimité.

— La duchesse de Almazan, fille du duc de Hajar, est fiancée à M. Alfonso de Mariategui, fils de la duchesse de Monteleón.

NAISSANCES

Mmes A. Schyler et O. de Manset, les deux filles aînées de M. Daniel Guestier, le sympathique sportsman bordelais, et dont les maris sont au front, viennent de mettre au monde, à Bordeaux, chacune un garçon : Eric et Philippe.

— Mme Jean Brocard, dont le mari est lieutenant, a donné le jour à une fille, qui a été nommée Jacqueline.

— Mme Gaston Grand d'Esnon a mis au monde, à Paris, une fille, qui a reçu le nom de Béatrice.

— Mme Albert Lemarchal a mis heureusement au monde, le 14 avril, une fille qui a reçu le prénom de Marie-Solange.

— La baronne de Tual de La Bourvière est mère d'une fille qui a reçu le nom de Simone.

NECROLOGIE

— Les obsèques de notre regretté confrère M. Pierre Vri-gnaud, membre de l'Association des secrétaires de rédaction, auront lieu ce matin vendredi, à midi, en l'église de la Trinité.

Nous apprenons la mort :

De M. Georges Provencal, trésorier-payeur général honoraire, décédé à Paris dans sa soixante-huitième année. M. Provencal était le père de Mme Martin-Furth, femme de l'ancien secrétaire particulier du roi des Bulgares, et de Mme Louis Cru-veilhier. Le service funèbre aura lieu demain samedi, à midi, à Saint-Germain-des-Près.

De Mme Chénobenoit-Denizard, décédée à Crézancy (Aisne). Elle était la mère de notre distingué confrère M. Chénobenoit, conseiller à la cour de Paris.

De Mme Léon Francfort, décédée en son domicile, 83, avenue Emile-Zola.

Du docteur Laborde, conseiller général du canton de Mont-bron (Charente), qui, fait prisonnier par les Allemands au début de la guerre, fut retenu avec son ambulance et envoyé dans un camp, où il vint de mourir.

De M. Arthur Herbin, ancien directeur du Centre, décédé à Montluçon, à l'âge de soixante-trois ans. Le défunt était le père et le beau-père de nos confrères MM. Fernand Herbin, actuellement sur le front, et Henri Bouché, les codirecteurs actuels du journal montluçonais.

Du baron Sosthène Richerand, décédé à Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Veuf de Mlle de Boissieux, il était le père de Mme Henri de Couët et de Mme de Panafieu, décédée.

Du contre-amiral Puente, décédé à Madrid.

De M. Robert Cordès, du 306^e régiment d'infanterie, fait prisonnier à Vailly, décédé en Allemagne, à Güstrow (Mecklembourg).

De Mme Gustave Le Liepvre, née Gabrielle Hollande, décédée le 13 avril.

Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Les ministres se sont réunis hier matin en conseil, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré. La séance a été consacrée à l'examen de la situation diplomatique et militaire et à l'expédition des affaires courantes.

M. Baudin au Brésil. — M. Baudin a visité la chambre de commerce française, où il a exposé que le but de sa mission était la nécessité pour la France de reconquérir son influence d'autrefois dans le sympathique milieu brésilien.

Médecins suisses à Dijon. — Une députation de quatorze médecins suisses, sous les ordres du colonel de Montmolin, médecin en chef de la 2^e division, est arrivée à Dijon, venant de Pontarlier. La députation a visité les hôpitaux militaires installés à Dijon, et, le soir, un vin d'honneur lui a été offert par la municipalité; elle est repartie le lendemain pour la Suisse.

Un hommage au 46^e. — FONTAINEBLEAU (De notre corresp. partic.) — A la dernière séance du conseil municipal de Fontainebleau, le docteur Lapeyre, maire, a, dans une allocution très applaudie, rappelé les hauts faits d'armes par lesquels s'illustrèrent, au cours de la campagne, les 46^e et 246^e régiments d'infanterie qui tiennent garnison dans cette ville. Les colonels des deux régiments ayant eu connaissance de cette manifestation ont remercié le maire et le conseil municipal des paroles bienveillantes prononcées à la mémoire des héros du 46^e et du 246^e.

Le sultan a la Croix de Fer. — D'après une dépêche de l'agence Wolff, le maréchal von der Goltz a été reçu par le sultan à qui il a remis la Croix de Fer de 1^{re} classe.

Il ne faut jamais désespérer. — Le soldat François Laugier, du 3^e d'infanterie, avait été porté disparu il y a plusieurs mois; sa mort avait même été annoncée à sa famille par les soins de la mairie. Le ministre de la Guerre vient de faire aviser Mme Laugier, sa femme, que, vivant, il est prisonnier à Hammelsburg. Par une coïncidence heureuse, la vie entre deux fois dans la maison : le même jour où Mme Laugier apprenait que son mari était en vie, elle mettait au monde un garçon.

L'argent du patron. — Deux jeunes gens, Jean Cormaille et Jules Hubert, âgés de seize ans, demeurant rue Saufray, à Paris, avaient dérobé à leur patron une somme de 1.000 francs. A Meaux, comme ils faisaient des dépenses exagérées, ils furent arrêtés et ramenés à Paris. Au Dépôt.

Les trous de Paris. — Hier matin, vers 4 heures, par suite de la rupture d'une conduite d'arrosage, une excavation de 6 mètres de longueur sur 2 mètres de large et 1 mètre de profondeur s'est produite en face du numéro 51 du quai d'Austerlitz.

Est-ce un espion ? — Un individu se faisant appeler Pierre Baeyens, se disant tantôt grenadier belge chargé d'une mission en France, tantôt industriel à Charleroi, a été arrêté et mis à la disposition de l'autorité militaire sous l'inculpation d'espionnage.

L'assassinat de Montanet. — La Sûreté a arrêté comme assassin présumé de Montanet un évadé d'Arras, Théodule-Désiré Mercier, débardeur.

THÉÂTRES

A l'Opéra-Comique. — M. Gheusi, chargé d'organiser la partie lyrique du gala offert à nos blessés, au Trocadéro, vient, le lendemain de cette émouvante « fête de la gloire », comme l'a définie M. Viviani, président du Conseil, de recevoir la lettre suivante :

« Mon cher directeur,

« L'Opéra-Comique a été trop largement à la peine, dans l'inoubliable matinée offerte hier par les artistes de Paris à nos vaillants soldats, pour que je ne vous prie pas de transmettre à vos collaborateurs et à vos artistes mes bien cordiaux remerciements.

« Je vous prie d'être mon interprète auprès de Mme Mar-quita, du maître Paul Vidal et de ses musiciens, qui n'ont jamais été plus à la hauteur de leur réputation, de votre régisseur, M. Chéreau, qui, de tout son cœur douloureux, s'est donné à cette œuvre, de vos artistes et de votre petit personnel, qui ont honoré, une fois de plus, par leur talent ou leur dévouement, votre théâtre.

« Gardez pour vous, mon cher directeur, le meilleur de ma reconnaissante amitié.

« Le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts,

« A. DALIMIER. »

A l'Ambigu. — Ce théâtre fera relâch samedi et dimanche soir. La dernière représentation de *Marceau ou les Enfants de la République* aura lieu dimanche, en matinée. Samedi 24 aura lieu la première représentation du *Train de plaisir*, comédie-vaudeville en quatre actes de MM. Hennequin, Mortier et Saint-Albin, avec une excellente distribution que nous ferons connaître.

Les conférences de la revue « la Renaissance ». — La conférence que M. Gabrielle d'Annunzio devait faire mardi 20 avril est remise à une date ultérieure. Le grand poète italien ayant décidé, en raison de la gravité des circonstances et dans un but de propagande patriotique, de rentrer en Italie, d'où il s'était exilé depuis cinq ans, la conférence de la revue *la Renaissance* du mardi 20 avril sera faite par le grand poète belge Emile Verhaeren sur *l'Esprit belge*.

VENDREDI 16 AVRIL

Comédie-Française (Tél. Gut. 02-32). — Demain soir, à 7 h. 45, *L'Ami Fritz*, les *Fiançailles de l'Ami Fritz*; dimanche 18 avril, matinée à 1 h. 1/2, *Patrie*; soirée à 8 heures, *Fais ce que dois, le Monde où l'on s'ennuie*.

Opéra-Comique (Tél. Gut. 06-48). — Relâche; samedi 17, à 7 h. 1/2, *Mignon*; dimanche 18, à 1 h. 1/2, *le Jongleur de Notre-Dame*; Paillasse, les *Soldats de France*.

Odéon (Tél. Gob. 11-42). — Relâche; samedi 17, en matinée, sixième Festival de musique française; en soirée, *le Chapeau de paille d'Italie*; dimanche 18, en matinée, *le Chapeau de paille d'Italie*; en soirée, *la Vie de bohème* et *l'Intermède*.

Ambigu (Tél. Nord 36-31). — Relâche; dimanche, en ma-tinée, *Marceau ou les Enfants de la République*.

Bouffes-Parisiens. — Relâche.

Châtelet. — Relâche.

Comédie-Royale (Tél. Louvre 7-36). — A 20 h. 45, *Ça va ! ça va !* revue, et *le Homard* (R. Mistreo, Alice Weill, de Bedis, etc.). Location sans augm.

Gaité-Lyrique. — A 8 heures, *Rip*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Renseignements, la Porte close, le Chauffeur*.

Moulin de la Chanson (Tél. Gut. 40-40). — A 9 h., Enthoven, Marinier, Hyspa, Arnould, J. Deyrmon, *Revu* - av. Reine Derna.

Porte-Saint-Martin (Tél. Nord 54-53). — Samedi, à 8 heures, dimanche (mat. et soir.), *le Maître de Forges* (Jean Coquelin, Kemm, Numès, Marquet, Mmes Nelly Cormon, Pouzols, Mar-quet, Sabrier, Andrée Pascal).

Renaissance. — A 8 h. 1/4, *Mam'zelle Boy-Scout*.

Théâtre Albert-1^{er}. — Relâche.

Théâtre-Sarah-Bernhardt. — Relâche.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *le Jour et la Nuit*.

Vaudeville. — A 8 h. 1/2, *les Surprises du divorce*.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, soirée à 8 heures. Nouveau programme particulièrement intéressant. Le grand film patriotique Gaumont *Fifi Tambour*, émouvante odyssée d'un enfant de la balle; *l'Affaire du Collier noir*, drame passionnant et plein de péripéties. Phonoscène : le

Père la Victoire. Scènes comiques. Un film documentaire sensationnel : Trois mois de guerre avec nos alliés les Russes. Attraction. Merveilleuses vues en couleurs naturelles obtenues avec le chronochrome Gaumont. Enfin, les actualités, vues prises autour des événements actuels. — Location 4, rue Forest. Téléphone Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — Spectacle aussi varié que d'habitude. Parmi les meilleurs films : *Dick, chien sa-vant*, amusant Max Linder; *A qui la femme ?*, charmante co-médie; *le Lion qui tue*, drame poignant, etc. Des actualités du plus grand intérêt complètent ce magnifique programme, digne de la réputation si méritée de la plus élégante salle de Paris.

LES SPORTS

CYCLISME

Pour les héros. — L'U. V. F. a l'intention d'offrir à ses so-ciétaires cités à l'ordre de l'armée une médaille d'or, une médaille d'argent aux sociétaires cités à l'ordre du corps d'armée, et une médaille de bronze aux sociétaires cités à l'ordre de la brigade ou du régiment.

La chose sera sous peu définitive.

LUTTE

Mort de Paul Pons. — AGEN. — Paul Pons, le lutteur bien connu, champion du monde, vient de mourir accidentelle-ment. Il s'est noyé pendant qu'il pêchait dans la Garonne; il était âgé de cinquante et un ans.

La Bourse de Paris

DU 15 AVRIL 1915

La séance d'aujourd'hui n'a guère été plus animée que la précédente, au parquet tout au moins, où les cours ont cependant été fort bien défendus. En barque, les transac-tions ont été, par contre, assez animées sur certaines spé-cialités recherchées, disant-on, pour compte américain et dans le groupe des industrielles russes. De leur côté, les mines sud-africaines restent soutenues.

Parmi les fonds d'Etat, notre 3 0/0 perpétuel abandonne une vingtaine de centimes à 72,10. Au contraire, le 3 1/2 0/0 s'améliore quelque peu à 91,50.

Dans le groupe étranger, notons une légère reprise de l'Extérieure à 87,55; Turc sans changement; Russes calmes, non loin de leur précé-ent niveau.

En ce qui concerne les établissements de crédit, aucune différence sensible de cours n'est à enregistrer.

Grands Chemins français irréguliers. Nous laissons le Nord et l'Est à leur clôture d'hier, soit 1.395 et 815, respec-tivement, tandis que le P.-L.-M. abandonne 10 points à 1.100, l'Orléans 5 points à 1.139.

Aux valeurs diverses, le Rio poursuit résolument sa mar-che en avant jusqu'à 1.605. Suez sans modification à 4.370.

En banque, parmi les valeurs russes, la Toulfa a progressé à 1.195, la Bakou passe de 1.440 à 1.495. Par ailleurs, nous laissons la de Beers à 308,50, l'East Rand à 42,50, la Gold-fields à 41,50 et la Randmines à 126,50.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Mlle Marguerite Brunet, infirmière à l'hôpital temporaire, section A, Martigny-les-Bains (Vosges), sollicite pour ses blessés quelques jeux usagés.

VIN pièce, port règle compris. Echant. 0,60 contre remboursement. Blanc 80, Rouge de SAIRES et Cie. 98, Q. Paludate, Bordeaux. 70 fr.

NE PRENEZ que
L'Aspirine
"Usines du Rhône"
pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1^{re} 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cent

Si votre collection d'Excelsior
N'EST PAS COMPLÈTE,

réclamez-nous d'urgence les exemplaires man-quant. Nous sommes en mesure de fournir, sur demande, tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros d'août épuisés. Joindre par exemplaire demandé : France, 0 fr. 10; Etran-ger, 0 fr. 20.

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

L'assemblée générale des actionnaires de la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, qui se tiendra cette année à la salle de la Société des Ingénieurs Civils, 19, rue Blanche, devant avoir lieu le vendredi 30 avril, les bureaux du service des titres de la Compagnie seront fermés ce jour-là, à par-tir de midi.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Avec notre **BOUSSOLE**

Directrice Lumineuse,
de Campagne,

les OFFICIERS, sous-officiers, chefs de patrouille, éclaireurs, peuvent déterminer, de jour et de nuit, avec et sans carte, rapidement et exacte-ment, l'angle de direction, et accomplir ainsi leur mission sans erreur et avec plus de sécurité. Cette Boussole sert en outre à solu-tionner tous les problèmes d'orientation et à exécuter sans table fixe une triangulation graphique.

Fabrication soignée, très précise et très solide
Livrée en cuir et accompagnée d'une notice explicative.

PRIX : 6^{fr} 50
Franco de port dans la zone des Armées : 6^{fr} 95)

Adresser lettres et mandats :
J. AURICOSTE, O. I. O.
Horloger de la Marine de l'Etat et du Service Géographique de l'Armée.
10, Rue La Boétie, PARIS

Nos Echos Illustrés



PRISE RUSSE

Drapeau du 8^e régiment de Constantinople (armée turque) enlevé à l'ennemi.



TROIS GENERATIONS

Le vieux grand-père et ses médailles, le soldat d'aujourd'hui et son courage, le boy-scout et ses espoirs de servir la patrie un jour, les armes à la main. On les vit tous trois, côte à côte, en Angleterre, un jour de grande fête, où l'on célébrait le cœur à cœur des alliés.



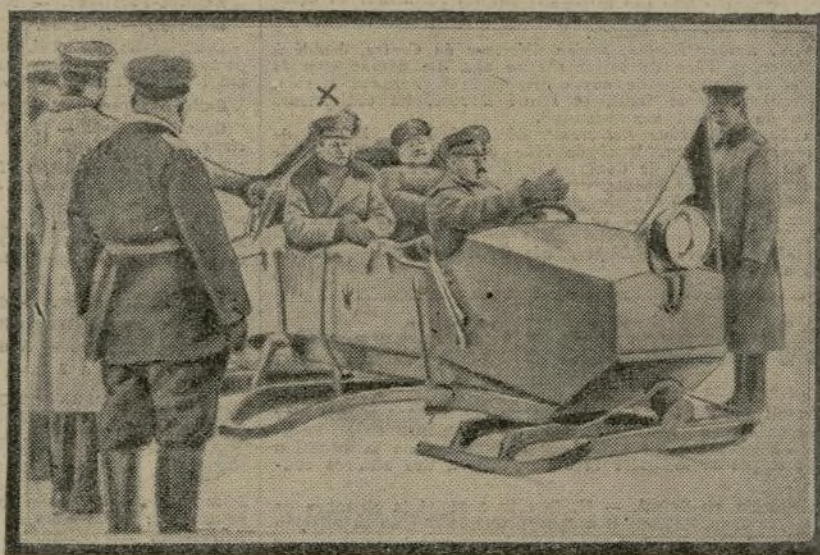
LE TROTTOIR FUME

Dans cette ville bombardée, on vit dans les caves. Rien d'étonnant à ce que les cheminées sortent d'entre les pavés.



LEUR PROBITE

Quand ils surent que sur cette maison alsacienne flottait l'insigne de la Croix-Rouge, ils en éventrèrent les murs à coups d'obus en une forfanterie de leur « kultur ».



L'UN DE « SES » DIGNES HERITIERS

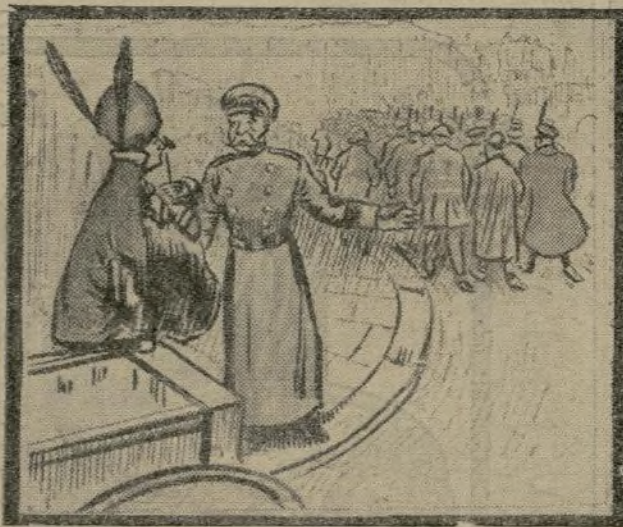
Le prince Joachim de Prusse (X), Benjamin de l'empereur, se promène en traîneau automobile avec le général Buffle, dans la région du lac Lowentin, près Lozen.



A BERLIN

— Je voudrais une blague.
— Il n'en reste plus une seule. On en a tant débité ces derniers temps!

(Ruy-Blas.)



LA DAME (qui est restée longtemps dans le magasin). — Où est donc mon chauffeur?

LE PORTIER. — Il vient de s'engager, madame.

(Punch, Londres.)



— Et puis, vous savez, la situation est grave; les Français augmentent le diamètre de leurs canons; alors qu'ici on diminue celui des saucisses.

(Rob. Duhamel.)